

LA PAROLE MÉTÈQUE: UN MAGAZINE POUR
LES FEMMES MIGRANTES AU QUÉBEC

LA PAROLE MÉTÈQUE: UN MAGAZINE POUR
LES FEMMES MIGRANTES AU QUÉBEC

par

ALFREDA MURRAY

Thèse présentée
à la Faculté des Études Graduées
en vue d'obtenir le grade
Master of Arts

McMaster University

Avril 1994

© par Alfreda Murray, avril 1994

MASTER OF ARTS (1994)McMaster University
(French) Hamilton, Ontario

TITRE: La Parole Métèque: Un magazine pour les femmes migrantes au
Québec

AUTEUR: Alfreda Murray, B.A. (Honours), McMaster University

DIRECTICE DE THÈSE: Dr. M. Ahmed

NOMBRE DE PAGES: vi, 115

RÉSUMÉ

Dans ce présent travail je traiterai des thèmes trouvés dans La Parole Métèque, un magazine pour les femmes immigrantes au Québec. Vue l'hétérogénéité du magazine, je l'examinerai aussi dans un contexte féministe et postmoderne à la fois.

ACKNOWLEDGEMENTS

I would like to express a sincere thank-you to Dr. Ahmed for her academic guidance, constant encouragement, and tireless commitment. I am especially grateful for the amount of time that Dr. Ahmed sacrificed, particularly in the final hours. Her dedication to students has been an inspiration. I would also like to thank Dr. Nardocchio and Dr. Lepicq whose constructive criticisms have made this a better paper. I would also like to thank my parents, David and Marie Murray, for all of their support and love throughout the many years of my education.

This thesis is dedicated to Dino, whose encouragement and patience made the impossible — possible.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION:	1
CHAPITRE 1: LE MOUVEMENT FÉMINISTE ET LES VAGUES D'IMMIGRATION (1960-1987)	6
CHAPITRE 2: PRÉSENTATION DE GHILA BENESTY SROKA	19
CHAPITRE 3: DESCRIPTION DES SUJETS TRAITÉS DANS <u>LA PAROLE MÉTÈQUE</u>	28
CHAPITRE 4: ÉTUDE CRITIQUE	83
CONCLUSION:	99
APPENDICES:	103
BIBLIOGRAPHIE:	112

Introduction

Bien qu'il existe beaucoup de différences entre le Québec et les autres provinces du Canada, il y a aussi des éléments qui lient cette province aux autres. Le Canada est considéré comme un creuset de multiples nationalités, et le Québec n'est pas exclu de ce phénomène démographique. Le Canada reçoit plus de 200 000 immigrants chaque année; entre 17 à 18% de ces immigrants choisissent le Québec comme terre d'accueil. Ces immigrants viennent d'un grand nombre de pays: de Haïti, du Chili, d'Italie... mais ils partagent souvent un dénominateur commun sous forme de rêve: la possibilité de recommencer une nouvelle vie dans un nouveau pays. Néanmoins, ils partagent aussi des difficultés. Souvent, ces nouveaux immigrants ne parlent ni anglais, ni français. Ils sont isolés de tout ce qu'ils connaissaient avant leur arrivée au Canada. Ils souffrent souvent d'un choc culturel, ne connaissant pas toujours les coutumes et les pratiques culturelles et sociales du Canada.¹

¹ Une anecdote pour illustrer ce point: le fils d'une famille italienne m'a dit qu'une fois, après leur arrivée au Canada, ils ont acheté un cochon vivant dans une ferme locale. Ils l'ont emmené chez eux et l'ont abattu dans l'arrière-cour de la maison. Après cela, ils ont allumé un grand feu, et ont mis le cochon dans les flammes pour brûler le poil avant de l'écorcher. Ils ont continué à enlever les entrailles et à le couper en morceaux. Après avoir vécu dans une ferme en Italie, ils ne savaient pas qu'on n'abattait pas les animaux en ville, mais qu'on pouvait acheter de la viande dans une boucherie. Quand les voisins ont commencé à se plaindre, les nouveaux-arrivés, ne connaissant pas les coutumes au Canada, se sont sentis humiliés.

Ces immigrants sont souvent incompris, ou pas entendus. Et dans une société nouvelle, les femmes migrantes ont souvent plus de difficultés que leurs homologues mâles. D'habitude ce sont elles qui doivent rester à la maison pour s'occuper des tâches quotidiennes. Souvent sans formation canadienne et submergées par de nouvelles expériences, ces femmes se sentent isolées et seules. En 1987, 447 210 immigrants demeuraient au Québec, et 221 430 de la population immigrante était composée de femmes.

L'émergence de la première revue féministe au Québec, Québécoises deboutte! a paru en 1972. L'idéologie de la revue était socialiste/féministe et la revue avait pour but de produire un féminisme socialiste qui intègre les problèmes des femmes dans la lutte des classes. Québécoises deboutte! a duré pendant trois ans. En 1976, le journal Les Têtes de pioche est devenu la voix commune du féminisme radical: "Il exprime très clairement la position que l'oppression fondamentale, source de toutes les autres oppressions, provient de l'exploitation des femmes par les hommes" (Dumont, et al, 493). Cette revue fut une parmi d'autres car dans les années 70, avec le mouvement féministe, d'autres revues féministes ont vu le jour dont L'autre Parole (1976), Pluri-elles (1977-1978) et Des Luttes et des rires de femmes (1978-1981). Quant à La Vie en rose (1980-1987), une autre revue pour les femmes, elle proclame que son idéologie "a toujours été de créer un magazine féministe d'information, et non pas d'information féministe; d'aborder

le plus grand nombre de sujets possible, dans les différents secteurs de l'activité humaine, en privilégiant le point de vue des femmes".²

Toutes ces revues ont quelque chose en commun, elles ne donnent pas la parole aux femmes migrantes au Québec, elles représentent les idées de la femme Québécoise, (blanche, catholique et française). Françoise Guénette, l'éditrice de La Vie en rose, reconnaît elle-même ce fait:

Nous étions à l'image de la société québécoise. Quelques immigrantes ont travaillé avec nous, mais en minorité. Quelques reportages ont tenté de cerner cette problématique sans en parler de façon systématique. Notre clientèle ne pressentait pas ce besoin.³

Entre 1987 et 1992 Ghila Benesty Sroka (Désormais GBS) a comblé une lacune en fondant puis en dirigeant la revue La Parole Métèque. Différente des autres revues féministes, celle-ci est une voix pour les immigrantes. Dès le premier numéro, GBS annonce que La Parole Métèque est "un magazine féministe pour intégrer la parole des femmes immigrantes au mouvement féministe québécois."⁴ Même le titre nous indique que cette revue s'adresse surtout aux immigrantes. Métèque vient du mot grec "metoikos"; meta veut dire "qui change de maison" et oikos veut dire "maison". Il y a en réalité deux sens

² Cette citation vient d'une interview avec Ghila Benesty-Sroka, l'éditrice de La Parole Métèque et Françoise Guénette, l'éditrice de La Vie en Rose qui a été publiée dans La Parole Métèque, No 8, hiver 1989, 16.

³ Ibid.

⁴ La Parole Métèque, No 1, printemps 1987, 4.

au mot "métèque": étranger domicilié en Grèce, qui n'avait pas droit de cité, et le deuxième sens plus péjoratif: étranger méditerranéen résidant en France et dont l'aspect physique et l'allure sont très déplaisants.⁵

La Parole Métèque se veut non seulement un porte-parole pour les immigrantes, mais également une revue "à l'aspect multidimensionnel et multidisciplinaire" (No 1, printemps 1987, 1). Il n'y a pas de thèmes particuliers: la revue traite autant de la violence que de la vie quotidienne. On voit les femmes qui participent à tous les aspects de la culture: théâtre, cinéma, édition, photographie. On y trouve aussi des articles sur la vie des femmes issues de différentes cultures: les Italiennes, les Haïtiennes, les Juives.

Avec La Parole Métèque, GBS désire combler l'absence de voix des femmes immigrées (voir entrevue #1 à la page 20), donc pour percevoir ce manque, il nous semble important de situer le contexte dans lequel la revue est née. Dans le premier chapitre l'accent sera donc mis sur le mouvement féministe au Québec durant les années 60-87, et aussi sur les vagues d'immigration durant la même période. Après avoir situé La Parole Métèque dans un contexte historico-social, je présenterai la rédactrice en chef, en commençant par des commentaires sur GBS, suivis des deux entrevues que j'ai réalisées avec elle. Le troisième chapitre offre une description et un bilan des sujets trouvés dans La Parole Métèque, et le quatrième chapitre est

⁵ Cette définition vient du Petit Robert, 1991, 1191.

consacré à une analyse de la revue, et tente de répondre à une double question à laquelle nous aura conduit notre étude. Au niveau intrinsèque (textuel), nous nous demanderons si GBS a répondu aux critères définis dans le premier éditorial⁶, à savoir l'inclusion de la diversité des voix de femmes migrantes. Au niveau extrinsèque, nous tenterons d'inscrire cette diversité dans le cadre de la critique contemporaine.

⁶ 1) "un magazine féministe pour intégrer la parole des femmes immigrantes au mouvement féministe québécois", 2) "un véhicule facilitant l'intégration des voix universitaires féministes", 3) un magazine à l'aspect multidimensionnel et multidisciplinaire" (No 1, printemps 1987, 4).

Chapitre 1

Le mouvement féministe et les vagues d'immigration au Québec, 1960-1987

Le féminisme des années 60

Avec l'accession au pouvoir de Jean Lesage et du Parti Libéral en juillet 1960, une nouvelle perception sociale a vu le jour et un nouveau plan social a été mis sur pied. Le parti libéral du Québec, avec sa nouvelle idéologie, et ses réformes institutionnelles, a créé une conjoncture favorable à la naissance de la Révolution Tranquille en gestation depuis une décennie. L'essentiel de la Révolution Tranquille, qui a eu lieu entre 1960 et 1970, a bouleversé toutes les institutions traditionnelles:

C'est alors que s'amorcent, surtout après la création du ministère de l'Éducation et du ministère des Affaires sociales, les grands bouleversements attribués à la Révolution Tranquille: laïcisation, écoles mixtes, puis hospices et hôpitaux, bureaucratisation, apparition d'une multitude de professions nouvelles, syndicalisation, notamment dans la fonction publique, qui prend rapidement des dimensions colossales. Cette conjoncture remet en question les compétences féminines (Dumont, et al, 434).

Ouvrant de nouvelles portes à bien des Québécois, la Révolution Tranquille a contribué aussi à accorder à la femme une nouvelle dimension dans la société. Avant les années 60, les femmes n'avaient pas le même accès que les

hommes aux universités ou aux institutions d'enseignement supérieur (Dumont, et al, 437). Avant les années 60, le domaine de l'université était surtout masculin; les femmes n'étaient pas encouragées à la fréquenter parce qu'il ne fallait pas d'éducation, disait-on, pour être une bonne mère, une bonne épouse et une bonne ménagère. Néanmoins, avec la Révolution Tranquille, une prise de conscience de nouvelles possibilités pour la femme s'est fait jour au-delà du moule traditionnel créé pour elles. Le nouveau système universitaire avait trois objectifs principaux: écoles mixtes, gratuité, et accessibilité... ce qui allait donner lieu à l'émergence d'un système d'éducation qui sert les besoins, non seulement des hommes, mais aussi des femmes.

Les changements dans le système d'éducation ont permis aux femmes d'entrer dans la main-d'oeuvre pendant la Deuxième guerre mondiale. Beaucoup d'hommes étant partis outre-mer, c'étaient les femmes qui travaillaient dans les usines, produisant le matériel de guerre. Après la guerre, elles ont subi la pression de la part des hommes, de la société, et aussi des autres femmes afin de rendre leurs emplois aux hommes et de retourner au foyer. Néanmoins, leur expérience leur avait offert un échantillon de la réalité du monde du travail, du monde des hommes, et beaucoup de ces femmes ont quitté leur emploi avec amertume et ressentiment. Plus tard, les années 60 ont ouvert une nouvelle possibilité pour les femmes, surtout les femmes mariées, d'entrer dans le monde du travail: "Since there were not enough men,

unmarried women or first time entrants available on the labour market, married women, particularly those with children, had to be drawn (back) into the labour force" (Maroney, 144). Il semble que la Révolution Tranquille ait permis aux femmes de préparer leur propre avenir.

Ces changements n'ont pas nécessairement ouvert le royaume de l'égalité aux femmes. Certes, il est vrai que les femmes avaient finalement l'occasion d'étudier dans les universités et de participer activement à la vie active. Mais, elles n'étaient pas libérées pour autant du contrôle de la socio-sexuation. Les interdits firent place à la pression sociale et les filles n'étaient pas encouragées à suivre les cours considérés comme typiquement "masculins". Elles étaient plutôt poussées vers des cours et des programmes "féminins":

Certes, le niveau collégial est maintenant accessible autant aux filles qu'aux garçons...mais la proportion de filles au secteur professionnel y est beaucoup plus grande...Les garçons sont donc plus nombreux à pouvoir accéder aux études universitaires. De plus, au secteur professionnel, les cégeps offrent une bonne centaine de techniques de métier, mais les statistiques démontrent que garçons et filles ne se retrouvent pas dans les mêmes secteurs (Dumont, et al, 437-8).

Dans la main-d'oeuvre, comme dans les universités, les femmes connaissaient de nombreux problèmes. Par exemple, elles avaient de la difficulté à échapper aux postes stéréotypés:

l'existence d'un double marché du travail fondé sur la division sociale des sexes a un effet considérable sur la répartition de la main-d'oeuvre féminine. Elle entraîne une concentration toujours plus massive des femmes à l'intérieur de quelques professions spécifiques à prédominance féminine, et leur confinement à des tâches qui ne sont souvent que le prolongement de leurs activités de ménagères et de mères (Descaries-Bélanger 49).

Ces femmes travaillaient encore comme infirmière, secrétaire, vendeuse, serveuse, caissière, et institutrice. Au lieu d'avancer pour combler les postes dits masculins, la position des femmes dans la main-d'oeuvre restait statique. On remarque une intégration verticale (hiérarchisée), plutôt qu'une intégration horizontale (égalitaire) de ces femmes; elles continuaient à remplir les postes qu'elles avaient remplis dans le passé.

Les femmes se sont retrouvées victimes d'une forte discrimination dans la main-d'oeuvre pendant les années 60. Rares étaient celles qui occupaient des positions de pouvoir. Et même celles-ci étaient le plus souvent des femmes-alibis:

Il y avait bien ça et là quelques femmes en poste, consacrées vedettes par la presse, femmes-alibis qui persuadent la société que tout est possible pour les femmes...elles ont dû présenter des dossiers impeccables pour obtenir ces postes...La femme alibi permet, à bon compte, de démontrer la bonne volonté égalitaire de la société et de faire retomber sur chacune d'entre nous la responsabilité des inégalités qui subsistent (Dumont, et al, 436).

Celles qui travaillaient aussi fort que les hommes (sinon plus) étaient défavorisées, non seulement dans les postes disponibles aux femmes, mais aussi dans leur salaire (Dumont et al, 400-425). Souvent, elles faisaient le même travail que leurs homologues masculins, mais elles gagnaient beaucoup moins qu'eux. De plus, tandis que les hommes travaillaient à plein temps, c'étaient souvent les femmes qui assuraient les emplois à temps partiel, et qui par conséquent, ne recevaient aucune couverture sociale.

Parmi toutes ces femmes, les immigrantes constituaient le groupe le plus exploité. Il n'était pas rare pour elles de travailler plus de douze heures par jour dans l'industrie textile, dans les ateliers de couture, mieux nommés en anglais, des "sweat-shops". Elles étaient moins payées que tous les autres travailleurs/travailleuses; ne parlant ni anglais, ni français, ces femmes étaient souvent trop intimidées pour se plaindre.

Si les années de la Révolution Tranquille voient le commencement d'une nouvelle vision socio-idéologique, la révolution était trop tranquille pour changer les inégalités entre les hommes et les femmes. Même si elles travaillaient à l'extérieur, c'étaient les femmes qui étaient complètement responsables de toutes les affaires domestiques et du soin des enfants.¹ La Révolution Tranquille a surtout changé le Québec des hommes et les femmes

¹ Arlie Hochschild, The Second Shift: Working Parents and the Revolution at Home. New York: Viking, 1989.

étaient encore asservies par les attitudes d'une société patriarcale. C'est la raison pour laquelle des intellectuelles nationalistes féministes ont remis en question le nationalisme et s'en sont écartées. Par exemple, pendant les années 60, Nicole Brossard a partagé le point de vue marxiste et nationaliste de la revue *Parti Pris*, (fondée en 1963). Mais, vers la fin des années 60, Nicole Brossard s'est élevée contre la société québécoise patriarcale.²

Le féminisme des années 70

Les années 70 se sont révélées une décennie de libération pour les femmes. Le mouvement féministe a connu une soudaine accélération et s'est insurgé contre la vision traditionnelle de la femme. Le féminisme a attaqué tout ce qui était contrôlé et défini exclusivement par les hommes. Les femmes cherchaient l'autonomie et aussi l'égalité entre les sexes:

Le nouveau féminisme démystifie l'égalité formelle. Il démontre qu'en dépit d'une quasi-égalité des droits, l'égalité dans les faits n'existe pas. Économiquement, les femmes sont défavorisées, largement absentes de la vie publique, encore les premières responsables du soin des enfants, sous-représentées dans les domaines de la création artistique (Dumont, et al, 477).

Contrairement aux femmes d'autres pays occidentaux, les Québécoises devaient intégrer le nationalisme à leur mouvement féministe. En cherchant l'indépendance nationale, elles avaient la possibilité d'oeuvrer aussi

² Louise H. Forsyth, "The Political in the Work of Nicole Brossard". Traditionalism, Nationalism and Feminism, 159.

dans le sens de leur propre indépendance. Les femmes canadiennes de langue anglaise ont essayé d'inviter les francophones à rejoindre le mouvement féministe canadien mais:

ces dernières [étaient] hésitantes. Mobilisées dans la lutte pour la libération nationale, elles avaient 'peur du ridicule' comme elles l'ont avoué plus tard et, aussi, peur d'être accusées de diviser le mouvement national (Dumont, et al, 482).

Les féministes québécoises se sont demandé: "faut-il collaborer avec les instances politiques ou les contester?" (Dumont, et al, 502). Plus de 50% des membres du Parti Québécois étaient des femmes, mais elles n'étaient pas bien représentées dans la hiérarchie. La politique demeurait un domaine patriarcal. Néanmoins, les femmes ont lutté pour l'indépendance en oeuvrant en même temps pour leur propre libération. A l'époque, on pouvait lire des slogans comme "Pas de Québec libre sans libération des femmes! Pas de femmes libres sans libération du Québec!" (Dumont, et al, 483). Donc, les féministes ont lutté aussi fort pour leur nation que pour leurs droits.

Le féminisme des années 70 a beaucoup accompli: finalement il y avait des porte-paroles pour les femmes, et elles ont commencé à mettre en question les stéréotypes sexistes. Notons aussi l'émergence de la littérature et de la théorie féministe qui a consacré des auteures québécoises comme Nicole Brossard, Louky Bersianik, France Théorêt, pour n'en nommer que quelques unes. Durant cette même époque on commence à remarquer aussi

l'émergence de nombreux groupes d'intérêt pour les femmes. Néanmoins, le mouvement féministe n'incluait toujours pas la voix des immigrantes. Le mouvement insistait plutôt sur la solidarité entre toutes. Les femmes se considéraient toutes comme des soeurs, des égales. Il n'y avait pas de place pour les différences. Le féminisme en était encore au stade universaliste, national (québécois) tout au plus, et cela même, n'était pas sans problèmes.

Les immigrantes, étant une minorité au Québec, n'étaient pas écoutées, bien qu'elles fussent les plus exploitées. Leurs besoins étaient mis sur le même pied que ceux de leurs soeurs québécoises. Seule la *Ligue des femmes du Québec* a consacré beaucoup de temps et d'énergie à aider ces femmes-là "à briser leur isolement et à s'adapter à une société où les rôles des sexes sont en pleine mutation" (Dumont, et al, 499).

Le féminisme des années 80

En premier lieu le féminisme des années 80 semble moins visible, moins spectaculaire que celui des deux décennies précédentes:

Certains clament aujourd'hui que le féminisme est un mouvement du passé. Parce qu'il leur apparaît moins éclatant. Parce qu'il ne se vit plus de façon aussi spectaculaire qu'il y a 15 ou 50 ans, alors qu'on assistait à des batailles extrêmement visibles. Parce que les femmes descendent moins dans la rue. Parce que, véhiculant l'illusion que tout est gagné pour les femmes, les médias ont braqué les projecteurs sur des sujets

d'actualité plus chauds, entre autres l'environnement, le libre-échange et la baisse de la natalité.³

À cette époque, l'accent n'est plus mis sur la sororité des femmes, mais plutôt sur leurs particularismes. Selon Danielle Juteau, professeure et directrice du département de sociologie de l'université de Montréal, la sororité n'est qu'une "représentation déformée de la réalité, une idéologie construite par les femmes blanches hétérosexuelles provenant des pays riches et des classes aisées."⁴ On se rend compte que les femmes sont différentes et on ne peut plus dire "nous les femmes". La société québécoise féminine n'était pas homogène:

les femmes se retrouvent dans toutes les classes sociales... certaines sont membres de minorités ethniques dominées et d'autres de minorités ethniques dominantes, certaines sont hétérosexuelles et d'autres lesbiennes, certaines appartiennent aux minorités dites visibles et d'autres pas.⁵

Même si le féminisme a trouvé ses racines dans la lutte pour l'égalité des sexes, dans les années 80, il n'y a plus de consensus idéologique, et les femmes ont cherché à redéfinir leur propre place et leur rôle dans la société en pénétrant des domaines tels que l'histoire, les sciences, la religion, l'anthropologie social. Le féminisme n'est plus une école de pensée distincte.

³ Marie Lavigne, présidente du Conseil du Statut de la femme, discours prononcé au cours de l'ouverture du colloque *Un féminisme pour le XXI^e siècle*.

⁴ Danielle Juteau, paroles prononcées au colloque *Un féminisme pour le XXI^e siècle*.

⁵Ibid.

Il commence à pénétrer les autres disciplines et à se mélanger avec d'autres théories, devenant ainsi interdisciplinaire et multidimensionnel. L'immigration est un des facteurs qui a contribué à cette diffraction du féminisme.

L'immigration entre 1960 et 1987

Chaque année, le Québec reçoit à peu près 18% des immigrants canadiens, dont la plupart décident de s'établir à Montréal. Dans les années 60, le Québec a accueilli 288 035 immigrants et immigrantes. Les quatre groupes ethniques qui constituent la plus grande partie de la population immigrante pendant les années 60 se répartissent comme suit: 1. les Italiens (on y comptait 49 558 immigrants italiens pendant les années 60). 2. les Français (39 281), 3. les Britanniques (35 509), et 4. les Grecs (23 912).

Durant cette période, le nombre de femmes immigrantes au Québec était plus élevé que celui des hommes. Dans l'ensemble, pour la catégorie des gens mariés, le nombre des femmes excédait celui des hommes; dans la catégorie des veufs (hommes et femmes), les femmes étaient plus nombreuses que les hommes.⁶ Vers la fin de la décennie, le nombre des immigrants italiens commence à baisser et le nombre des immigrants des Antilles commence à augmenter.

⁶ Ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, Service de la statistique, "Statistiques de l'immigration: Année 1960-69".

De 1970 à 1980, on observe un changement dans la provenance des groupes ethniques au Québec. Le Québec a reçu 231 788 immigrants entre 1970 et 1979, 56 247 de moins que durant la décennie précédente. La grande différence entre les années 60 et les années 70 c'est que le nombre d'Italiens commence à diminuer alors que le nombre d'Haïtiens, surtout des femmes, augmente. Durant ces 10 années, le Québec a accueilli 22 279 Haïtiens et Haïtiennes. En 1974, 1 128 citoyens(ennes) d'Inde ont choisi le Québec pour s'installer. De 1975 à 1979, beaucoup de ressortissants de l'Asie du Sud Est (du Vietnam du Sud, du Laos et de la République Socialiste du Vietnam) ont émigré au Québec. Dans la catégorie des célibataires, on compte plus d'hommes. Par contre, dans la catégorie des gens mariés, on compte plus de femmes que d'hommes, plus de femmes divorcées, séparées et veuves. Parmi les femmes, celles de 20 à 24 ans étaient les plus nombreuses.⁷

Dans les années 80, (jusqu'en 1987, date de la fondation de La Parole Métèque) on continue à voir beaucoup d'immigrants haïtiens (et voir plus d'immigrantes haïtiennes que d'Haïtiens). Néanmoins, le nombre d'immigrants d'Haïti commence à baisser. Au fil des années, les immigrants venus de l'Asie (Hong Kong, Vietnam, Kampuchea), et aussi du Sri-Lanka et du

⁷ Ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, Service de la statistique, "Statiques de l'immigration: Année 1970-1979".

Liban augmentent. Dans les années 80, comme durant les décennies 1960 et 1970, le Québec continue à accueillir aussi beaucoup de Français et de Britanniques.⁸ Durant ces trois décennies, aux francophones et aux anglophones, viennent s'ajouter des minorités ethniques.

Les conséquences du déracinement pour les immigrantes sont souvent très dures. Beaucoup de ces femmes ressentent un profond découragement personnel et une grande angoisse dans leur lutte contre de nombreux obstacles: débouchés inaccessibles pour elles et aussi pour leurs enfants à cause du sexe, de la culture, ou de la langue. De plus, si elles travaillent ou si elles s'occupent de leur famille, elles n'ont pas le même accès à l'éducation que leur mari. Elles sont souvent mises dans les ghettos d'emploi, gagnant moins d'argent que les Canadiennes (voir la thèse de Heather Maroney) et leur retraite est souvent plus faible. La Parole Métèque essaie d'illustrer les luttes et les défis que confrontent les femmes immigrantes.

Un des objectifs de La Parole Métèque est d'intégrer les voix des immigrantes au mouvement féministe québécois. La revue essaie de réaliser son objectif en ouvrant une fenêtre qui permet aux Québécoises de souche de combler une lacune et de prendre conscience des divers aspects de

⁸ Ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, Service de la statistique, "Statistiques de l'immigration: Année 1980-1989".

l'expérience immigrante, qu'elles n'auraient peut-être pas eu l'occasion d'entrevoir autrement.⁹

⁹ En mai 1986, le Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration a préparé un sondage sur quatre aspects de l'immigration québécoise qui a été publié dans La Parole Métèque, No 3, automne 1987, 38-40. Ce sondage avait pour but d'évaluer la connaissance générale qu'ont les Québécois de l'immigration et des immigrants au Québec. Il portait aussi sur l'attitude adoptée à l'égard des niveaux d'immigration en tenant compte des différentes catégories de migrants internationaux. Ce sondage se devait également de mesurer l'impact que la population québécoise accordait à l'immigration en termes de développement économique, démographique, social ou culturel. Ce sondage a montré que dans l'ensemble, la connaissance qu'ont les Québécois de l'immigration est faible. (voir l'appendice 1)

Chapitre 2

Présentation de Ghila Benesty Sroka, l'éditrice

a) Commentaires: avant la rencontre

J'ai rencontré GBS pour la première fois chez elle dans son appartement/bureau à Montréal. La revue n'avait d'adresse que l'adresse personnelle de son éditrice, car il n'y a pas de personnel permanent, ce qui pose des problèmes pour la rédaction, pour la diffusion et le contact avec les lectrices. Par exemple, j'ai passé beaucoup de temps à trouver sa nouvelle adresse, le numéro que j'avais avec moi ne portant que son ancienne adresse. Il est intimidant pour une étudiante de rencontrer la personne qui fait l'objet de ses recherches. Nerveuse, j'avais préparé beaucoup de questions sur la revue et aussi sur elle et avant de la rencontre, j'ai procédé à une répétition générale de mes questions. Enfin devant sa porte, j'ai voulu m'enfuir de peur. Je m'étais inquiétée pour rien car GBS a été très chaleureuse et accueillante et la crainte initiale du rapport de pouvoir s'est effacée. J'ai passé à peu près 30 minutes chez elle à discuter la revue. Je me suis rendu compte que GBS était une femme très dynamique et pleine d'énergie. Elle ne mâche pas ses mots non plus.

La deuxième fois que j'ai rencontré GBS ce fut pour lui poser des questions sur les conditions de production de la revue. Toujours aussi animée, elle m'a donné des exemplaires de son autre revue La Tribune Juive et elle m'a parlé de ses projets d'avenir. Elle est en train de travailler sur trois livres qui traitent de la culture haïtienne au Québec, de la culture maghrébine au Québec, et des femmes juives au Québec.

GBS a choisi le format des revues, néanmoins, les dix-huit premiers numéros de La Parole Métèque sont d'un format plus large que certaines autres revues (38.5cm x 28cm). La revue étant trop large, GBS a dû la réduire pour qu'on puisse la vendre dans les kiosques à journaux. Sur la moitié des couvertures apparaît la photo d'une femme bien connue qui est présentée à l'intérieur: Luce Guilbeault, Assia Djebar, Anne-Marie Alonzo, Clarice Lispector, Danielle Zana, etc. Les autres couvertures montrent des dessins qui illustrent des sujets traités dans ces numéros. Toutes les photos trouvées dans La Parole Métèque sont des photos en noir et blanc. Presque chaque interview s'accompagne de la photo de l'interviewé(e), ce qui nous aide à visualiser la personne interrogée. À travers les numéros, on est toujours conscient de la présence de la rédactrice (GBS). C'est presque toujours elle qui conduit les interviews. De plus, au début de chaque numéro, GBS écrit non seulement la page éditoriale, mais aussi la page féminaire (néologisme pour une page qui exprime le point de vue féminin). Les pages éditoriales présentent des opinions

personnelles de GBS, le plus souvent des commentaires sur la société québécoise ou sur les injustices faites aux femmes dans la société québécoise et dans d'autres sociétés partout dans le monde (voir l'appendice 2). À la page intitulée "féminaire", GBS fait souvent référence à La Parole Métèque elle-même (voir l'appendice 3). Dans ces pages, elle justifie le choix des sujets débattus dans la revue et explique les circonstances qui l'ont aidée à choisir ces sujets. Tout comme la page éditoriale, la page féminaire reflète souvent les opinions personnelles de GBS.

b) Entrevues:

Entrevue #1: Montréal, jeudi le 5 août, 1993.

Transcription

AM: **Est-ce que vous pouvez me donner la signification du titre "La Parole Métèque?"**

GBS: Tout d'abord je dois dire que j'ai fondé La Parole Métèque en 1987. Métèque veut dire en grec "étranger". Moi, je pense que nous les femmes, nous sommes des étrangères dans ce monde même si nous sommes la majorité. Nous sommes 52% dans le monde. Il y a bien plus de femmes que d'hommes dans le monde, mais nous sommes des étrangères à tous les niveaux. Nous, comme femmes, n'avons aucun pouvoir, ni économique, ni politique, ni social, ni culturel. Il y a ce qu'on appelle des femmes qui sont des "nègres" de service. Il y a des femmes que l'on place, et alors, on croit qu'elles sont les porte-drapeau de la situation de la femme, mais c'est pas vrai. Métèque veut dire étranger, et moi, je veux redonner cette parole aux étrangères et je veux redonner cette parole aux femmes pour montrer qu'il y a une possibilité de dialogue parce que si on ne redonne pas la parole aux femmes on ne peut pas dialoguer. Mais d'ailleurs vous savez que dans le premier numéro

de La Parole Métèque j'explique qu'est ce que c'est que La Parole Métèque, qu'est ce que c'est que le renouveau parce qu'il y a une femme qui m'a envoyé une lettre... Gloria Escomel... en protestant contre la notion de renouveau féministe et j'explique ça. Métèque veut dire étranger, mais dans tous les sens. Et moi, je pense que nous sommes la majorité. Nous sommes des étrangères dans la société canadienne et d'ailleurs dans le monde. Mais je me limite au Canada. Et nous devons nous battre pour nous réapproprier la parole, d'où la notion de métèque.

AM: **Alors c'est vous qui avez commencé La Parole Métèque.**

GBS: Oui, je suis la fondatrice et la directrice. L'idée de ce magazine est née parce que quand La vie en rose existait, c'est un magazine qui est entièrement pensé, conçu par des femmes blanches et catholiques, et il n'y avait aucune place pour la cause des femmes immigrantes. Et quand j'ai demandé à Françoise Guénette pourquoi on ne réserve pas quelques pages pour les femmes immigrantes elle m'a répondu en toute sincérité et avec véracité que la cause des femmes immigrantes n'intéresserait pas les Québécoises. **C'est la vérité, c'est la vérité.** La cause des femmes immigrantes n'intéresse pas les femmes québécoises. Si vous demandez à une Québécoise dans la rue ce qu'elle pense des femmes immigrantes elle s'en fout, d'une part c'est son droit, je le respecte. C'est triste pour nous qui sommes immigrantes, mais c'est le droit des femmes québécoises de ne pas s'intéresser à notre sort. Seulement, je veux dire à tous les Québécois que si vous ne vous intéressez pas à notre sort ne nous obligez pas à nous intéresser à votre sort et à votre culture et à épouser votre cause de l'indépendance. C'est ça que je pense. Je dis, si vous voulez que nous travaillions ensemble, que nous construisions ce pays ensemble, il faut qu'il y ait un intérêt mutuel entre la communauté d'accueil qui est les Québécois qui sont là depuis 300 ans et nous les immigrants qui venons d'arriver.

AM: **Avez-vous des hommes qui travaillent sur La Parole Métèque?**

GBS: Oui, alors, La Parole Métèque est un magazine qui est entièrement pensé, conçu par des femmes mais nous n'avons jamais fermé la porte aux hommes. Si un homme a envie de créer un article sur un sujet femme, nous l'acceptons.

AM: **Est-ce qu'il y a des hommes qui s'abonnent à La Parole Métèque?**

GBS: Parmi nos abonnés et c'est ce qui est intéressant c'est qu'aujourd'hui parmi nos abonnés la majorité des abonnés sont des Québécoises pure laine et des hommes Québécois pure laine. Je m'explique... Si La vie en rose en 1987 avait parlé au nom des femmes elle parlait nécessairement au nom de leurs lectrices. Mais avec La Parole Métèque, j'ai découvert qu'aujourd'hui il y a un intérêt des femmes québécoises pour la cause des femmes immigrantes et que La Vie en Rose s'était trompé parce que La Vie en Rose représentait une certaine catégorie de femme et d'ailleurs je crois qu'aujourd'hui en 1993, les hommes ont le droit de parler au nom des femmes parce qu'il y a autant de femmes que de pensées politiques, que d'idées politiques et c'est pas pour rien que le mouvement féministe dans le monde et à travers le Québec est en déroute. Dans les années 60 il y avait des mouvements sociaux aussi bien anti-militaire, écologique, féministe. De tous les mouvements sociaux, celui qui a le plus résisté, c'était le mouvement féministe. Mais dans les années 70 on se posait des questions. Le mouvement s'est mis en marche. Dans les années 80, il y a eu la grosse bataille entre les féministes et les lesbiennes. Les lesbiennes ont écrasé le mouvement féministe. Les féministes peut-être n'étaient pas assez fortes finalement. Et aujourd'hui, dans les années 90, la décennie 90, c'est l'année des questions... Où en sommes-nous?... Où on sont les rapports homme-femme?... Qu'est ce qui se passe au niveau des relations amoureuses?... Qu'est-ce que les femmes veulent finalement? Et ça c'est la vraie question qu'on se pose aujourd'hui.

AM: **Combien de gens s'abonnent à votre revue?**

GBS: Il faut que je te dise quelque chose. La Parole Métèque depuis un an va mal parce que depuis un an, depuis ce dernier numéro que nous avons sorti, ça va mal parce que nous n'avons pas de subventions. Nous n'avons jamais eu de subventions. Le magazine ne marche pas qu'avec la publicité. C'est difficile de mettre la publicité dans un magazine féministe. C'est ça qui est curieux, qu'il faudra démontrer, c'est qu'on ne met pas de publicité dans un magazine féministe, mais ce sont les femmes qui sont les plus grandes consommatrices de la société québécoise. Et ça, il faut le dire. Ce sont les femmes qui consomment le plus à tous les

niveaux. Ce sont les femmes qui vont dans les restaurants. Ce sont les femmes qui vont au cinéma. Ce sont les femmes qui voyagent. Ce sont les femmes qui s'habillent. Et curieusement, on n'accepte pas la publicité dans les magazines de femmes. Bon, bien sûr, il y a les magazines féminins comme Elle-Québec, ou les torchons qui publient n'importe quoi, mais ça c'est une autre affaire. Alors, la situation du magazine au moment où on se parle est stagnante. Nous allons relancer le magazine en septembre pour essayer de reprendre notre souffle. Nous allons lancer un appel à toutes les femmes pour qu'elles se réabonnent.

AM: **Est-ce que vous allez faire des changements?**

GBS: Non, le magazine va continuer comme il était. Mais nous allons faire un appel de solidarité.¹

AM: **Vous-êtes née où?**

GBS: Je suis née au Maroc. J'ai été élevée en Israël et j'ai fait mes études en Belgique et à Paris. J'ai immigré au Québec, il y a onze ans. Mais avant ça, j'étais à Halifax et à l'université Laval pendant 3 ans.

AM: **Que faisiez-vous avant La Parole Métèque?**

GBS: Je dirigeais La Tribune Juive qui est un magazine qui existe et qui marche très bien.

Dans une discussion générale Ghila a ajouté:

Tout de suite après la disparition de La Vie en Rose, La Parole Métèque est devenu le magazine féministe du Québec parce que La Vie en Rose n'existait plus, et que les femmes québécoises sont venues se joindre à La Parole Métèque. Moi, je crois qu'il y a de la place au Québec pour un magazine féministe et qu'il faut un magazine féministe. Ce qui est regrettable c'est que l'État canadien ne subventionne que leurs petits-amis. Alors, moi, comme je ne fais pas partie des petits-amis des politiciens de ce pays, je n'ai pas de subventions. La difficulté essentielle de La Parole Métèque c'est que

¹ Le magazine n'a jamais recommencer.

nous n'avons pas d'argent pour faire ce magazine. Et ça c'est ma plus grande tristesse.

AM: Avez-vous beaucoup de réponses de vos lecteurs/trices?

GBS: Il y a une manifestation d'amour de la part des lectrices qui m'a impressionnée et qui m'a donné le courage de continuer parce que les difficultés financières, je les ai rencontrées il y a déjà un an, et je finçais à même mes comptes personnels. Mais l'amour des lectrices a fait que j'ai pu continuer le magazine.

AM: Est-ce que vous avez un public spécifique?

GBS: Non, c'est tout le monde... Monsieur et madame tout le monde.

Entrevue #2: Montréal, samedi, le 2 octobre, 1993.

Transcription

AM: Comment est-ce que vous choisissez les gens que vous voulez interviewer?

GBS: Alors, les gens que l'on interviewe dans La Parole Métèque sont choisis en fonction de l'actualité. Il y a deux catégories de gens: les gens d'ici et les gens d'ailleurs. Les gens d'ici sont soit des écrivains qui ont une nouvelle publication ou une ancienne, des cinéastes, des réalisatrices, des peintres, des gens du monde de la culture en général et des arts en général. Et les gens d'ailleurs c'est quand des auteurs sont en passage à Montréal. Les maisons d'édition nous appellent et nous les interviewons. Donc, le choix s'impose par lui-même. Donc, il y a ces deux catégories de gens, à savoir: les gens qui viennent à nous et ceux que nous allons chercher. Eh bien sûr, il y a toujours l'intérêt dans La Parole Métèque que la personne interviewée est féministe, c'est normal, ou que son sujet est féministe.

AM: Comment est-ce que vous trouvez les collaboratrices?

GBS: Les collaboratrices, nous ne les cherchons pas. Elles viennent par elles-mêmes. Je dois dire, contrairement à beaucoup de magazines au Québec qui fonctionnent avec un groupe d'amis, nous, 90% des

collaborateurs sont des gens que je ne connais même pas. Ce sont des gens que je n'ai jamais rencontrés, qui simplement m'envoient par la poste des textes. Je reçois par la poste des articles d'une grand valeur de gens que je n'ai jamais vus dans ma vie et qui m'écrivent des États-Unis, du Canada anglais, d'Europe. Et quand le matériel est de qualité, nous le produisons.

AM: **Alors, est-ce que vous choisissez surtout des collaboratrices immigrantes?**

GBS: Non, pas du tout. Non. Je ne joue pas la carte de l'immigration. Pour moi il y a les femmes. C'est à dire, il y a les féministes et les autres, c'est tout. Je ne joue pas à cette carte de "political correct", je ne joue pas la carte de l'immigration, je ne joue pas la carte de ce qui est à la mode. Moi, j'ai toujours été hors-norme. J'ai toujours été dans la marge, et je dois dire que je ne peux rester que dans la marge. Je ne fais pas partie de quelque cliqué que ce soit.

AM: **Votre revue est clairement féministe. Est-ce que vous la considérez aussi postmoderne?**

GBS: Vous savez, pour parler de postmodernité, il faut d'abord parler de modernité. Alors, moi, je crois que tous ces courants de la mode qui sont modernes, postmodernes, et postmortem, ne m'intéressent pas parce que moi, j'ai des références comme Simone Weil, la philosophe, à qui dans mon livre j'ai consacré un chapitre, vous allez voir. Je pense aux gens comme Rosa Luxembourg, comme Emma Goldman. Donc, je veux dire, mes référence ne sont pas les références de la modernité. Je laisse la modernité exister, disparaître par elle-même. Non, je ne suis pas une femme à la mode. Je ne l'ai jamais été et je ne le serai jamais. Moi, je fais des choses qui durent, et je veux qu'elles durent.

AM: **Avez-vous des liens entre les femmes immigrantes et les groupes qui aident les femmes immigrantes au Québec? Comment est-ce qu'elles nourrissent votre revue?**

GBS: Non, ça c'est très curieux et je suis heureuse que vous m'ayez posé la question parce que quand j'ai fondé La Parole Métèque j'ai envoyé des exemplaires à tous les organismes. J'ai pris le bottin des femmes, j'ai envoyé des exemplaires à tous les organismes

existant, et on leur a dit qu'il y a un problème dans le milieu des femmes. Et je veux dénoncer ça parce que je sais que bientôt à l'UQAM il y aura un débat là-dessus. Les groupes de femmes, on se demande s'ils existent pour servir la cause des femmes ou pour servir les intérêts personnels des gens qui travaillent dans les organismes. Et moi, je dénonce ça parce que, jusqu'à présent je n'ai pas vu les organismes servir les groupes de femmes. On voit des individus qui travaillent dans des groupes de femmes au nom des femmes et qui ne servent pas les femmes. Je disais que nous n'avons pas de liens spécifiques avec quelque groupe que ce soit et je crois qu'aujourd'hui les groupes de femmes dans le Québec ont d'énormes difficultés de survie, et dans tout le Canada il y a des campagnes qui sont menées, et contre les groupes de femmes, et contre les immigrants. J'ai entendu à la radio que le parti réformiste a tenu des propos contre les femmes et les immigrants. Alors, bien évidemment, moi, je serai toujours disposée à défendre la cause des immigrants et des femmes si ces organismes ont leur raison-d'être.

Chapitre 3

Description des sujets traités dans La Parole Métèque

Entreprendre une analyse textuelle de La Parole Métèque présente quelques obstacles. La revue couvre une liste variée de sujets, de thèmes et d'individus qui ne sont souvent pas faciles à regrouper et à analyser ensemble. Analyser une revue comme La Parole Métèque présente quelques difficultés. La première difficulté que j'ai rencontrée était de cerner un sujet précis qui se serait imposé après la lecture de toutes les livraisons. La Parole Métèque est une revue multiculturelle et multidisciplinaire qui devient un forum des femmes immigrantes. Elle est plus disparate et traite d'une variété de sujets issus de biens des domaines: la littérature, la violence conjugale, la perception des femmes dans les médias, le théâtre, le cinéma, différentes cultures, et la liste continue (voir l'appendice 4). Comme je ne pouvais pas tout analyser j'ai choisi d'examiner des sujets qui reviennent avec une fréquence plus régulière. Certains articles n'avaient clairement aucun rapport avec les autres articles, et je les ai donc laissés de côté. Le critère final que j'ai choisi est une focalisation sur le sujet des femmes immigrantes au Québec et sur aussi les femmes dans d'autres cultures partout dans le monde. Pour en faciliter l'étude, j'ai divisé le présent chapitre en deux parties. Dans la première partie, afin de souligner

l'importance des conditions de production de tout travail littéraire, je présenterai mes recherches sur le terrain et j'exposerai les problèmes qui se sont présentés à moi au cours du processus de rédaction d'une analyse de La Parole Métèque. La deuxième partie portera sur les écrivaines migrantes au Québec dont il est question dans La Parole Métèque et comprendra aussi une analyse des sujets qu'on trouve dans la revue. À cause de la diversité des sujets, ceux-ci ont été divisés en quatre groupes: a) les médias b) les arts c) le féminisme et d) la culture et le multiculturalisme.

Les écrivaines migrantes au Québec

Un des buts de La Parole Métèque est de créer "un magazine féministe pour intégrer la parole des femmes immigrantes au mouvement féministe québécois."¹ Dans Documentation sur la Recherche Féministe, Lucie Lequin et Maïr Verthuy, deux professeures de l'Université Concordia, ont publié une bibliographie de l'écriture des femmes migrantes au Québec de 1960 à 1991, définissant ainsi le néologisme "migrantes":

cette recherche porte sur la production littéraire en langue française d'auteures qui ne sont pas ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler de "souche", qui ne font pas partie de l'ancienne immigration française ni des familles qui ont pu avec le temps s'intégrer à cette population.²

¹ La Parole Métèque, No. 1, printemps 1987, 4.

² Documentation sur la recherche féministe, automne/hiver, 1992, vol 21, No 3 & 4, 86.

Dans La Parole Métèque, il y a un grand nombre d'écrivaines qui ne sont pas des femmes de "souche" québécoise mais qui représentent une diversité de pays et de cultures du monde entier. Ces femmes migrantes³ contribuent à nous montrer qu'actuellement, au Canada, l'écriture "canadienne" n'existe pas, mais que l'immigration a apporté une richesse culturelle qui a changé notre concept de l'écriture au Canada.⁴ Parmi les femmes présentées dans La Parole Métèque, certaines vivent dans une autre culture dans un autre pays. Néanmoins, il y a aussi une grande représentation de femmes migrantes qui habitent au Québec. La liste des femmes migrantes qu'on trouve dans La Parole Métèque inclut Régine Robin, Anne-Marie Alonzo, Mona Latif-Ghattas, Gloria Escomel, Monique Brunet, Michèle Causse, Wendy Simon, Anna Delso, et Nadine Ltaif. Ces femmes ajoutent des facettes au kaléidoscope culturel canadien.

Les sujets traités dans La Parole Métèque

Même si La Parole Métèque est essentiellement une revue féministe dont le but est d'incorporer la voix des migrantes au mouvement féministe québécois, elle couvre néanmoins des sujets vastes et divers. Une lecture de

³Lucie Lequin et Maïr Verthuy emploient le terme 'migrant' "parce qu'il met en évidence le mouvement, l'exil, la dérive, le métissage. Il est moins limitatif que le mot 'immigrant'.

⁴ Hutcheon, Linda. Other Solitudes. 6. Ce livre inclut des nouvelles des écrivains migrants au Québec.

La Parole Métèque n'offre pas de vue d'ensemble cru d'unité. La revue est disparate, couvrant des sujets divers: la musique, la violence conjugale, la culture et le multiculturalisme, la danse, le cinéma, etc. GBS s'y prend de différentes façons pour trouver des articles à publier. Souvent les auteures des articles sont des connaissances personnelles à qui elle demande d'écrire un article sur un sujet particulier. GBS assiste aussi aux colloques pour y trouver matière à publications. Après avoir écouté un(e) conférencier/ière, si la rédactrice trouve que le sujet est d'intérêt, elle demande si elle peut publier la communication dans La Parole Métèque. Et finalement, GBS reçoit des articles par la poste de femmes non seulement du Québec, mais de partout dans le monde. Néanmoins, à l'exception d'une section trouvée dans le numéro 17-18, elle publie seulement des articles écrits en français.

a) Les médias:

Les médias jouent un grand rôle dans notre vie quotidienne. Ce sont les médias qui nous aident à créer notre perception du monde qui nous entoure. Et ce sont les médias (la télévision, les films, la radio, les journaux, la publicité, etc.) qui projettent et contrôlent l'image de la femme dans la société. Grâce aux articles dans La Parole Métèque qui traitent des médias, on devient conscient du rôle destructeur qu'ils peuvent avoir. Yves Alavo, conseiller en communication a déclaré que:

il est temps enfin pour celles et ceux qui confectionnent l'image de notre société de se rendre compte que les médias, ordonnateurs et diffuseurs de cet imaginaire, sont en retard sur les mutations de notre réalité globale.⁵

Selon les articles de La Parole Métèque qui traitent des médias dans la société québécoise, il existe deux grands problèmes qui feront l'objet de cette étude: premièrement, la plupart des professionnels qui travaillent dans ce domaine sont des hommes. Les femmes, les autochtones, et les membres de toutes les minorités visibles ne sont pas bien représentés. Et le deuxième grand problème c'est, que les médias continuent à afficher des attitudes sexistes, racistes et stéréotypées.

Un sondage fait par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, (FPJQ) démontre l'absence des minorités culturelles dans les médias. Citons les résultats de ce sondage d'après Yves Alavo. Du côté des médias anglophones, 8% des journalistes permanents représentent les 20% d'individus issus des minorités qui composent la société québécoise. Dans la presse francophone, les consœurs et confrères non blancs et n'appartenant pas à la majorité se comptent sur les doigts d'une seule main: quatre sur un millier de journalistes salariés oeuvrant dans les principaux médias francophones de Montréal. Chaque année, le Québec accueille 18% des immigrants qui

⁵ Alavo, Yves. "Médias et minorités: l'égalité d'abord", La Parole Métèque, No. 5, (6-7).

viennent au Canada, et la plupart de ces immigrants habitent à Montréal.

Néanmoins, ils sont peu représentés dans le domaine des médias:

Les médias, et plus particulièrement la télévision, recréent la réalité. La nôtre est si partialement et partiellement représentée, si maladivement nombriliste, si outrageusement insultante et peu respectueuse des minorités culturelles que nous devons nous révolter.⁶

Dans l'article d'Yves Alavo publié dans La Parole Métèque, l'auteur fait référence à Howard Simons (ex-rédacteur en chef du *Washington Post*) qui affirmait que la presse francophone est "tribaliste". Yves Alavo, étant d'accord avec lui, trouve qu'

effectivement, quand on fait le tour des listes d'ancienneté dans toutes les salles de rédaction, on recense, en tout, une trentaine de familles 'pure laine tricotée serrée'...La compétence et la formation ne suffisent pas aux professionnels des minorités culturelles pour être admis à des concours de recrutement alors que ceux de la majorité doivent seulement appartenir au clan pour être jugés dignes d'embauche.⁷

Après avoir lu cet article je me suis rendu compte qu'il existe une certaine ironie dans le terme de "minorité visible" car ce sont en réalité des minorités invisibles; or dans une société fondée sur la pluralité et l'altérité, il serait souhaitable que les autochtones, les femmes, et les membres des minorités culturelles soient plus visibles et jouent un plus grand rôle dans les médias.

⁶ Ibid., p. 7

⁷ Ibid.

Du 10 au 12 mai 1991, un colloque intitulé *Un féminisme pour le XXI^e siècle* organisé par La Parole Métèque en collaboration avec l'institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia et l'institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'Université du Québec à Montréal, a eu lieu à Montréal. La Parole Métèque publie des comptes rendus des conférences et une section du cinquième numéro est consacrée à *Un féminisme pour le XXI^e siècle*. Dominique Bourque a animé un atelier sur "féminisme et médias" et dans le compte rendu d'atelier, Mme Bourque proclame "qu'il faut établir une liste de femmes journalistes qui sont ouvertes à la cause féministe et qui sont susceptibles de pouvoir ouvrir leur espace à une chronique ou à des articles provenant de l'extérieur."⁸ Grâce aux deux articles d'Yves Alavo et de Dominique Bourque reproduits dans La Parole Métèque, les lectrices (et lecteurs) deviennent conscients de la sous-représentation des femmes et des minorités culturelles dans les médias ou de leur représentation négative.

En plus de la sous-représentation des femmes et des minorités culturelles dans les médias, celles-ci projettent des images des femmes et des minorités visibles souvent sexistes et stéréotypées. La femme est la métèque, dans son sens péjoratif, de la société patriarcale. Dans presque chaque article de La Parole Métèque qui traite le sujet des médias, l'auteure constate que la

⁸Bourque, Dominique. "Atelier: Féminisme et médias", La Parole Métèque, No 19, été 1991, 15.

femme y est toujours perçue comme objet sexuel ou image maternelle. Dominique Bourque remarque qu' "en évoquant maintenant les représentations des femmes dans les médias, il semble qu'il n'y ait guère d'intermédiaires entre les deux images classiques de la femme: la mère et la putain. Et la première s'effaçant de plus en plus devant la seconde."⁹ Ces images frappent particulièrement dans la publicité à la télévision ou dans les magazines. Comme dans la pornographie, dans les médias, on ne voit pas la femme dans sa totalité, mais des morceaux de femmes. La synecdoque règne quand il s'agit de représenter la femme:

Une jambe pour un soulier, une cuisse pour un bas, une poitrine pour un parfum, une chevelure pour un shampoing. Décortiquée à l'infini, la présentation du corps féminin dans la publicité est tout aussi dépersonnalisante qu'autrefois (No 8, hiver 1989, 7).

Cette représentation est maintenant rendue difficile car il existe actuellement au Québec un comité qui surveille la publicité et qui s'appelle *Action-Femmes*. Le groupe reconnaît que la publicité a changé au cours des années, et que "le corps féminin est utilisé à titre d'objet sexuel de façon moins grossière. Le sexisme se fait plus subtil; il faut le décoder et ce n'est pas toujours facile" ¹⁰ Néanmoins, même aujourd'hui, le sexisme dans la publicité, loin d'être plus

⁹Ibid.

¹⁰ Lord, Catherine. *La publicité est-elle moins sexiste? La Parole Métèque*. No 15, Été 1990, 24.

subtil, est encore très évident.¹¹ Les compagnies essaient parfois de se cacher derrière un masque d'humour. Mais cet humour révèle encore des attitudes sexistes. Par exemple, dans son article, Catherine Lord fait référence à une annonce télévisée. On entend un homme furieux, tempêter contre un personnage féminin invisible. L'homme menaçait de se débarrasser d'"elle", de "la" mettre à la porte et même de "la" tuer. Lord nous montre que le "punch" de l'annonce se trouvait dans le fait que c'est en réalité d'une mouche que le monsieur parlait pour vanter les mérites d'un insecticide. L'annonce s'était servie de la violence conjugale (surtout la violence contre les femmes) pour vendre son produit. Mais si on pense que cette équivoque est si drôle, Lord nous demande de changer les paroles pour que la personne menacée soit au masculin, (un "le") "un petit achalant", peut-être son enfant (en réalité un moustique), trouverait-on cette annonce si drôle cette fois?

Souvent les médias, et surtout la publicité recourent à la pornographie pour vendre des produits:

¹¹ Il y a six mois j'ai vu à la télé une publicité pour une céréale (des mini-wheats); le petit homme qui ressemblait à un "mini wheat" n'était pas sûr du "côté" qu'il voulait valoriser auprès de sa copine: son côté sucré ludique, ou son côté sérieux qui montre sa valeur alimentaire. Et bien, le narrateur lui a dit de montrer ses deux côtés. Et sa réponse fut: (voix "off") "Great idea. She'll never leave my side. She'll be my love slave forever". Cela m'a vraiment choquée et j'ai pensé immédiatement à "sex slave". Néanmoins, après deux semaines, la firme a changé les paroles à..."she'll never leave my side. She'll be my true love forever".

Dans notre société de consommation, tout est achetable y compris la simulation sexuelle. Le corps féminin est utilisé pour vendre des autos, des cosmétiques, des boissons, de la nourriture et c'est le même corps qui est vendu dans la pornographie. En fait l'industrie pornographique n'a fait qu'imprimer, filmer, diffuser ce qui existait déjà: une vision selon laquelle les hommes consciemment ou non ne voient pas encore aujourd'hui les femmes comme leur étant égales socialement.¹²

Dans la pornographie, comme dans la publicité sexiste, on ne voit pas toute la femme. L'image pornographique met l'accent sur les seins, la bouche, les fesses, les parties génitales de la femme. Dans un article intitulé *La Pornographie une menace sérieuse*, Cécile Coderre décrit ainsi la pornographie:

Dans la pornographie, les postures que l'on fait habituellement prendre aux femmes sont celles de la vulnérabilité et de la disponibilité sexuelle: bouche ouverte, jambes écartées, regards faussement lascifs. Pour mettre l'accent sur les organes génitaux, très souvent le corps n'est pas représenté au complet, il est morcelé, i.e. réduit à un corps sans tête et sans jambes (sauf les cuisses bien entendu) ou encore si attifé de tout l'attirail fétichiste: bas de nylon et jarretelles, gadgets de cuir, bottes ou souliers exagérément hauts et effilés, vêtements savamment déchirés (No 15, été 1990, 26).

La femme perd son identité dans la pornographie, qui mutile non seulement son corps, mais son identité. Cécile Coderre remarque que, dans l'industrie de la pornographie, les femmes perdent généralement leur nom de famille comme

¹² Coderre, Cécile. *LA PORNOGRAPHIE une menace sérieuse*. La Parole Métèque. No 15, Été 1990, 27.

dans le mariage. "Ainsi une femme 'en demande' s'appellera Star; celle avec de gros seins, 'Kitten'; une jeune fille venant d'être déflorée 'Babe'; ou on leur donne des sobriquets d'animaux domestiques tels que 'Pet', 'Pussy' et 'Bitch'"(No 15, été 1990, 27). Selon Coderre, depuis 1965 on observe une croissance énorme de l'industrie de la pornographie (No 15, été 1990, 27). En 1965 il y avait une trentaine de revues pornographiques en circulation, mais en 1980 on trouve 540 titres qui figurent pour l'ensemble du Canada; une augmentation de 326% des ventes de revues alors que la population canadienne a augmenté de 22,4%. Donc, l'image que la pornographie communique de la femme c'est qu'elle est là, avec son appétit insatiable, pour satisfaire les fantasmes des hommes. Les médias ont tant de pouvoir qu'ils peuvent infléchir la perception que les femmes ont d'elles-mêmes, ils sont les artisans de la socio-sexuation. Si elles ne sont pas des putains, elles doivent être des "super femmes" capables de tout faire, de tout accomplir et de devenir tout ce qu'elles veulent. Néanmoins, la "super femme" n'existe pas; c'est un mythe créé par les médias. Selon Armande Saint-Jean, l'auteure de l'article intitulé *L'image des femmes dans les médias*, le mythe de la super-femme est l'un des mythes les plus dangereux:

La super-femme est celle qui réussit à tout réussir: sa formation, son mariage, sa carrière, ses enfants, sa santé, etc. Elle travaille fort mais sait se détendre, elle baise comme une déesse, cuisine comme un ange, joue au tennis et fait du ski alpin. Toujours bien mise, coiffure et

manucure impeccables. Ses enfants sont resplendissants et leur père les adore. Elle avance rapidement dans sa carrière et réussit de bons placements. Elle possède une auto, deux maisons, un vison, des diamants...et le temps de passer trois semaines en Jamaïque l'hiver, et un mois en Italie l'été.¹³

Il est quasiment impossible de devenir cette "super-femme".¹⁴ Armande Saint-Jean prétend que les résultats du mythe de la super-femme c'est que "celles qui s'y font prendre se retrouvent amèrement déçues. Elles claquent un burn-out ou se tapent un divorce...c'est la publicité qui l'a créée et les médias lui prêtent une vie artificielle. Tout le monde devrait le savoir".¹⁵ Un autre mythe créé par les médias est celui de la femme vieillissante: "en tenue de jogging et souliers de course, cheveux au vent... alerte lancée à l'assaut d'une piste de montagne, comme pour brûler un trop-plein d'énergie" (No 8, hiver 1989, 8). Cette image, comme celle de la "super-femme", renvoie un reflet très positif de la femme, mais non-réalisable pour la plupart des femmes et qui la culpabilise

¹³ Saint-Jean, Armande. *L'image des femmes dans les médias*. La Parole Métèque, No 8, Hiver 1989, 7.

¹⁴ Prenons le cas, par exemple, de la Princesse de Galles dont les médias ont créé un portrait de super-femme: elle vivait une vie extraordinaire, elle voyageait partout, elle était active dans les fondations charitables, elle était une mère aimante, et de plus elle était sportive avec une abondance d'énergie. Le stress a eu raison d'elle et la séparation du couple a suivi. Si Dianne n'a pas pu répondre à cette construction d'elle-même, qu'en est-il alors de toute femme "ordinaire"?

¹⁵ Ibid.

si elle ne peut s'y conformer. On voit encore une fois un mythe que les médias ont créé; un mythe qui n'existe pas car,

La majorité des vieux sont des vieilles. Et la majorité de ces vieilles sont pauvres, seules, souvent malades. Elles avalent des millions de comprimés qui ponctuent un quotidien vide. Elles finissent par mourir usées, abandonnées, avec un goût amer d'inutilité (No 8, hiver 1989, 8).

Si ces modèles transmis par la publicité et les médias ne correspondent pas à une image réaliste des femmes, les minorités visibles (surtout les femmes) y sont presque invisibles.¹⁶ Maïr Verthuy, dans une lettre à Ghila Benesty Sroka, s'insurge:

'Écris-moi quelque chose m'as-tu dit, au sujet des femmes, du multiculturalisme et des médias.' Mais réfléchis bien, chère amie, ce que tu me demandes là, c'est du roman utopique ou de la science-fiction. Femmes et médias dans notre société, voilà qui relève du défi; femmes et multiculturalisme, cela demande un effort d'imagination que je ne suis pas sûre de pouvoir fournir; multiculturalisme et médias, on exige de moi une capacité d'invention absolument au-dessus de mes moyens. Alors les trois ensemble! Si je ne te connaissais pas depuis si longtemps, je pourrais croire que tu fais de l'humour.¹⁷

Selon Maïr Verthuy, les minorités sont loin d'être représentées. Néanmoins, dans tous les numéros de La Parole Métèque, Maïr Verthuy est la seule qui

¹⁶ Dans le quotidien, on peut remarquer que maintenant la télévision commence à montrer de plus en plus les minorités visibles, surtout dans la publicité. Ceci peut aussi signifier que les gens de couleur ont accès à la consommation des biens.

¹⁷La Parole Métèque, No 8, Hiver 1989, 9.

fasse référence au problème de l'absence des groupes ethniques dans les médias. Tous les autres articles gravitent autour de la présentation stéréotypée de la femme universelle.

b) Le monde des arts:

Si La Parole Métèque dévoile et dénonce l'attitude négative des médias envers les femmes et les migrant(e)s, elle nous montre la présence des femmes dans les arts sous un angle très positif. Une lecture attentive de La Parole Métèque nous mène à faire la connaissance de quatorze femmes artistes qui représentent différents domaines. Elles sont peintres, chanteuses, danseuses, sculpteures, architectes, joaillière et chef d'orchestre. Dans le premier numéro, La Parole Métèque nous présente Pnina Gagnon, une peintre israélienne, et Ruth Robin, une juive montréalaise qui est spécialiste des chansons folkloriques juives. Dans le deuxième numéro, on rencontre Michelle Turenne, une Haïtienne qui enseigne la "tam-tam danse" dans un studio à Montréal et Daliah Atlas, une Israélienne, chef d'orchestre de renommée internationale. Quant à Nihal Mazloum, (née en France mais élevée en Égypte), c'est une joaillière inspirée par le "zar", "un ensemble de rituels de possession qui ont la même origine que le vaudou en Haïti ou la Macumba au Brésil" (p. 30). Le "zar" est exclusivement pratiqué par les femmes. Dans le numéro quatre, on fait la connaissance de Luce Tumier, une autre Haïtienne,

peintre de multi-média. Dans le cinquième numéro, il y a un article sur Esther Wertheimer, une sculptrice sur bronze. Esther Wertheimer est Polonaise, mais elle partage son temps entre l'Italie, la Floride et Montréal. Dans le septième numéro, on rencontre cinq artistes néo-canadiennes, comme Hannah Franklin, une sculptrice et peintre née en Pologne et Anke VanGinhoven, une artiste hollandaise qui travaille avec - entre autres matériaux - la céramique, la tapisserie, et le papier. Il y a aussi Stella Cosma, une peintre de Roumanie, Wendy Simon, une Anglaise qui dessine et qui pratique l'art de la calligraphie, et puis Maria Élisabeth Xanthopoulos, qui vient de France et signe de belles tapisseries. Dans le douzième numéro, on fait la connaissance d'Anne Sylvestre, une chanteuse renommée qui vient aussi de France. Et dans le vingtième numéro, on rencontre Marta Lonzi, une architecte d'Italie. De ces quatorze artistes, onze sont des immigrantes. Trois autres habitent dans leur pays natal: Ruth Robin, Daliah Atlas et Anne Sylvestre. Cette liste nous fournit un échantillon des femmes artistes partout dans le monde. La lecture de ces articles qui traitent du sujet des artistes femmes peut avoir de nombreux effets sur les lectrices. Souvent, dans le monde des arts, les hommes sont plus reconnus que les femmes. Dans le domaine du théâtre, ce sont des hommes qui sont les grands metteurs en scène; dans celui du cinéma, on connaît les réalisateurs renommés; on peut nommer plusieurs peintres masculins, mais peut-on dire la même chose à propos des peintres féminins? Donc, ces

articles nous font reconnaître qu'il existe aussi beaucoup de femmes douées. De plus, ces femmes artistes peuvent devenir des "mentors" pour des lectrices qui n'osaient jusque là exprimer leur talent. La Parole Métèque se donne pour fonction de faire connaître et de valider l'art des femmes, créant en même temps des modèles. Le savoir, l'éthique et la critique s'en trouvent enrichis.

La Parole Métèque traite aussi du sujet des femmes et des immigrantes dans le cinéma et dans le théâtre. Le théâtre est un médium très important pour les femmes, car grâce à cet art de la parole dialoguée et de la représentation scénique, les femmes ne restent pas dans le silence. Le théâtre devient pour les femmes un véhicule d'expression et de communication. On prend conscience de l'importance des femmes dans le théâtre à partir du quatrième numéro. Dans une entrevue, Lorène Mangonès, metteur en scène haïtienne qui habite toujours en Haïti, débat de la question du théâtre et de la politique: "Peut-on parler de théâtre à un moment où la tension politique bouleverse la vie des gens et provoque, dans la ville, de brusques mouvements de panique?" (No 4, hiver 1987, 37). Cette question fait référence à Haïti qui souffre toujours de perturbations politiques, et démontre que peut-être, en Haïti, il y a des problèmes à résoudre qui sont plus importants que de créer un théâtre populaire. Néanmoins, on se rend compte que "la culture et la politique ne sont, après tout, peut-être pas incompatibles" (No 4, hiver 1987, 37) et

qu'une certaine conception du théâtre populaire les unit. Par exemple, Lorène Mangonès, en parlant de son goût pour le théâtre et de la scène, dit que:

il y a aussi la vie très théâtrale des rues en Haïti. Les gens vivent, et cela vaut pour les pays d'Amérique latine en général, de manière très très dramatique, bien qu'il n'y ait pas beaucoup de théâtres en Haïti, le théâtre n'y étant pas un médium très populaire. J'aimerais bien que cela le devienne. Les religions pratiquées ici sont généralement très dramatisées. Les religions catholique et protestante n'y échappent pas. (No 4, hiver 1987, 37).

Alors, selon Mangonès, même si le théâtre n'est pas un médium populaire chez les Haïtiens, il est impossible de le séparer de la vie quotidienne. Mangonès veut utiliser le théâtre comme véhicule pour montrer aux gens les problèmes qui existent dans leur société sans que cela devienne de la propagande:

Nous voulons, nous, en faire un outil d'investigation dans les communautés. Quand surgit un problème au sein d'une communauté, nous organisons une représentation théâtrale, sans apporter de réponse. Il s'agit d'ouvrir une discussion autour du problème. Ce sont donc des techniques qui peuvent susciter des discussions; c'est une nouvelle manière de percevoir les problèmes. À partir du moment où l'on devient capable de dire un problème, de l'exprimer, il existe la possibilité de lui trouver des solutions...le théâtre est une façon d'amorcer la discussion. Les gens qui vivent une situation difficile (la faim, le manque d'eau par exemple) ont davantage la possibilité de connaître le problème et de l'exprimer. (No 4, hiver 1987, 38).

Le théâtre populaire et social est une manière d'aider les gens à se poser des questions, à prendre conscience de leurs problèmes. Néanmoins, selon Mangonès, c'est quand le théâtre commence à répondre aux questions qu'il

devient de la propagande. Qu'une femme s'intéresse au théâtre populaire ne surprend pas, c'est une façon de subvertir le silence, la non-représentation et les pouvoirs.

Jacqueline Fouché, comme Lorène Mangonès, est une Haïtienne qui s'intéresse au théâtre. Cependant, Fouché est une dramaturge qui traite de la condition féminine haïtienne à Montréal. Elle a écrit une pièce en un acte intitulée "En avance" qui fut publiée dans La Parole Métèque No 5, printemps 1988, qui démontre non seulement les inégalités qui entre les hommes et les femmes dans la société haïtienne, mais aussi les problèmes qui surgissent lorsqu'on déménage dans un autre pays. Dans "En avance", une conversation met aux prises Yvette (la femme de Roger) et Mancia (la mère de Roger) à propos des différences entre la vie en Haïti et la vie à Montréal, entre l'homme et la femme, mais aussi entre les générations:

Mancia: Roger est de mauvaise humeur parce qu'il y a beaucoup de choses qui lui déplaisent ici... Excuse-moi de te le dire..., mais tu te conduis mal avec lui... C'est ton mari, après tout... Et puis, il est le maître ici!

Yvette: Je ne suis pas chez moi ici?

Mancia: Ce n'est pas ce que je dis...C'est différent... Il est un homme, lui... Tu dois faire amende honorable... Et puis, il travaille beaucoup!

Yvette: Moi aussi, je travaille beaucoup... Je sors à 7 heures le matin, je rentre le soir à 6 heures, comme Roger!

Mancia: Il ne t'a jamais demandé de travailler! Un beau jour, tu as décidé de te chercher du boulot... Alors, si tu as des ennuis aujourd'hui... c'est ta faute!

Yvette: C'est ton fils... tu ne saurais parler autrement!... De toute façon, toutes ces choses devaient arriver!... Parce que... que je travaille ou que je ne travaille pas, Roger m'a toujours maltraitée! Bon... moi aussi je suis de mauvaise humeur... parce que j'en ai assez... Pour un oui ou pour un non... il me frappe... Je ne l'accepte plus!

Mancia: Ah... cela n'a pas d'importance.. Il ne t'a pas encore blessée! (No. 5, printemps 1988, 25).

En reproduisant ce dialogue, La Parole Métèque met en lumière les problèmes causés par la transplantation culturelle dans un contexte social et légal différent. Ce qu'on y voit, c'est une femme qui habite maintenant à Montréal qui se rend compte qu'elle ne doit plus être l'esclave de son mari. Néanmoins, sa belle-mère, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Haïti, est conditionnée par une façon d'être et de penser et n'est plus capable de changer.

Pour Danielle Zana, comme pour les deux autres femmes susmentionnées, le théâtre devient un moyen d'expression personnelle et politique. Danielle Zana est une comédienne et metteur-en-scène française qui vit au Québec depuis 1978. Dans un commentaire de Ghila Benesty Sroka sur Danielle Zana, GBS remarque que Danielle Zana "critique la société québécoise avec amour et sans se compromettre. Elle ne pratique pas la

politique de la génuflexion et dit haut et fort ce qu'elle pense" (No 17-18, hiver-printemps 1991, 6). En parlant de sa vie de théâtre, Danielle Zana explique:

Dans le cadre de mon itinéraire de femme de théâtre, de Française, de métèque, traversée à la fois par l'Orient, la culture occidentale et l'Amérique du Nord, confrontée au Québec qui fonctionne par rapport à des valeurs différentes, le théâtre m'a apporté énormément (No 17-18, hiver-printemps 1991, 7).

Danielle Zana se rend compte que c'est difficile de se faire connaître dans le milieu du théâtre, et donc, elle utilise aussi l'écriture en combinaison avec le théâtre pour s'exprimer:

L'écriture est un processus extraordinaire de précision. Une fois que les choses sont sur le papier, elle vous renvoie le miroir de vous-mêmes tout en vous mettant à distance de vous-mêmes. Cette mise au monde de moi-même m'a permis de clarifier un certain nombre des valeurs qui m'habitaient, qui me traversaient des orteils jusqu'à la pointe des cheveux. J'ai eu besoin de faire le point: qui j'étais, pourquoi je m'étais déportée, déracinée, pourquoi j'avais choisi le Québec, qu'avais-je à faire ici, mais aussi dans l'univers où nous nous trouvons, quel était mon rapport au monde? (No 17-18, hiver-printemps 1991, 6).

Pour ces trois femmes (Danielle Zana, Lorène Mangonès et Jacqueline Fouché) le théâtre offre l'espace de la recherche politique et identitaire. La Parole M t que, en incluant la voix de ces femmes de théâtre, non seulement des femmes d'ici mais aussi d'ailleurs, joue un rôle important de dissémination et de validation du théâtre des femmes. Ce théâtre présenté dans La Parole M t que met en scène des problèmes particuliers de nature sociale et familiale.

La Parole Métèque attire l'attention des lectrices (les Québécoises "de souche" et les femmes migrantes) sur ce théâtre qui n'est pas bien connu, mais qui mérite qu'on s'y intéresse.

Le cinéma, comme le théâtre, est devenu un moyen d'expression très important pour les femmes. Comme le théâtre, le cinéma requiert une démarche collective et permet l'accessibilité au grand public. Le cinéma est un médium visuel plus immédiat que la lecture d'un livre. Le cinéma féminin subvertit le voyeurisme et la sujétion de la femme du cinéma traditionnel masculin. Dans La Parole Métèque, les articles qui traitent du cinéma proviennent de sources diverses. GBS profite de la présence d'individus qu'elle rencontre aux festivals, de ses contacts personnels et de gens de passage. Dans les numéros de La Parole Métèque, 25 articles traitent du cinéma. Il me semble, en lisant ces articles, que Ghila a une grande passion pour le cinéma. Elle adore assister aux festivals de films, et nous dit:

Le déclencheur: un mince colis amicalement envoyé de Paris, un exemplaire du programme du 10e Festival International des films de femmes, tenu en mars dernier à Créteil, au Val-de-Marne. Comme j'aurais aimé être au coeur de ces images, parmi les histoires, les plaisirs, les défaites, les découvertes et les questionnements de ces femmes de partout! (No 8, hiver 1989, 22).

Après avoir assisté à un festival, GBS demande aux femmes si elles veulent lui accorder une interview. Et c'est ainsi que GBS a eu l'occasion d'interviewer les actrices, Luce Guilbeault et Delphine Seyrig juste avant leur mort:

A l'occasion de ce Festival [Le Festival de films et vidéos de femmes] dont elle assumait la présidence, Luce Guilbeault avait accepté d'accorder un certain nombre d'interviews à des médias de son choix...La Parole Métèque comptait parmi les heureux élus...(No 20, automne 1991, 43).

De la même façon, Ghila a rencontré Delphine Seyrig au Festival international de la vidéo de Saint-Herblain.

Dans La Parole Métèque, sept articles sont consacrés aux festivals de films. Ces articles offrent surtout des résumés des films visionnés pendant les festivals. La Parole Métèque couvre surtout les festivals de films de femmes (Le festival des films de femmes, le XIe festival international de films de femmes à Créteil), et les festivals des films internationaux (Le Festival des films du monde, Le Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo à Montréal). En parlant du Festival de Créteil, Ghila déclare que:

c'est toujours la volonté de favoriser des rencontres pluri-culturelles, et au-delà des barrières sociales, de faire se croiser les têtes, les coeurs, les voix, les cultures, les couleurs dans un moment qui soit une grande fête et un hommage au cinéma... la passion de croire en la force créatrice et libératrice des femmes (No 12, hiver 1990, 21).

Un grand nombre d'articles traitent des réalisatrices internationales. Dans le cinquième numéro, il est question de Geneviève Lefebvre, la réalisatrice française du film *Le jupon rouge*. Avant d'être réalisatrice, Geneviève Lefebvre était une des proches collaboratrices de François Truffaut. Le film *Le Jupon rouge* a pour thème la violence des femmes. En parlant du film et d'un des

personnages - Alida Vali, une ancienne déportée de Ravensbrück - Geneviève

Lefebvre affirme que:

une des morales du film est que la violence engendre toujours la violence. Cette femme d'une grande noblesse milite pour les droits de l'Homme. Malgré sa haute éthique morale, la violence subie dans son enfance met sa vie personnelle affective en péril. Elle entre elle-même dans un processus de violence. Chacun sait que les enfants battus deviennent bien souvent des parents brutaux (No 5, printemps 1988, 21).

Le film aborde, non seulement le cercle vicieux de la violence, mais il traite aussi le thème du lesbianisme, attirant ainsi la conscience des spectateurs sur les réalités contemporaines.

Suzanne Schiffman, une autre réalisatrice française, privilégie aussi le sujet des femmes dans son film, *Le Moine et la Sorcière*:

c'est un film féministe, mais un film pour les hommes et pour les femmes. Il dit encore aujourd'hui des choses sur le droit à la différence, sur le fait qu'il faille accepter d'autres formes d'intelligence, de culture, de pensée. Si nous voulons nous accepter nous-mêmes, nous devons d'abord apprendre à accepter les autres (No 8, hiver 1989, 25)

Néanmoins, La Parole Métèque inclut aussi des films réalisés par des femmes, mais qui portent sur des sujets variés. Le huitième numéro inclut une interview avec Magali Clément, une réalisatrice française qui terminait son premier long métrage, *La Maison de Jeanne*. Dans ce film, il s'agit d'une maison

pleine de vie où Jeanne est la maîtresse, c'est elle qui la tient. Non seulement c'est une maison, mais c'est aussi

une auberge et Jeanne est entourée de son mari, de ses soeurs, de son père, de sa mère, de ses filles... Ils forment un groupe qui a choisi de vivre ensemble. Jusqu'au jour où un étranger arrive et dérange cette ordonnance qui... fonctionne très bien (No 8, hiver 1989, 30).

Dans le même numéro GBS interviewe Marceline Loridan, une réalisatrice renommée, née à Épinal. Dans cette interview, Marceline Loridan discute son film *Une Histoire de vent* où le vent a une signification "métaphysique, métaphorique et philosophique, et aussi celle de simplement donner un souffle à l'histoire" (No 8, hiver 1989, 36). La Parole Métèque nous offre une variété de films qui traitent de sujets divers et distincts. Dans la section de La Parole Métèque consacrée au cinéma, les lecteurs/trices acquièrent un savoir sur des films de femmes partout dans le monde. Et comme le théâtre, la section sur le cinéma élargit nos horizons et nous familiarise avec des films marginaux qui viennent de divers pays, et nous permettent aussi d'apprécier des films de femmes. La Parole Métèque n'offre pas d'analyse détaillée ou profonde du cinéma féminin à la façon de Laura Mulvey ou de Teresa de Lauretis. La revue se veut avant tout une revue de diffusion du savoir sur la créativité autre, celle des métèques du Québec et du monde: femmes/étrangères.

c) Le mouvement féministe:

Dès le début, l'éditrice affirme que La Parole Métèque est une revue qui illustre l'importance des femmes dans différents domaines culturels. Ainsi

en témoignent les premiers mots à la première page du premier numéro: "elles pensent, elles créent, elles analysent, elles voyagent, elles écoutent, elles lisent, elles écrivent, elles transforment, elles aiment, elles filment, elles gèrent, elles vivent, elles luttent... Vous l'avez deviné, ce sont les femmes de La Parole Métèque" (No 1, printemps 1987, 2). Des femmes citées, un grand nombre sont des femmes immigrantes, des femmes métèques. Dès le premier numéro, on devient conscient de l'importance de ces femmes; **la présence multiple des femmes devient le lien commun entre les livraisons**. Et, comme les femmes nommées dès le début représentent le niveau de collaboration nécessaire pour qu'un tel projet puisse aboutir, on ne peut jamais oublier l'importance de chaque femme présentée dans La Parole Métèque, car c'est grâce à elles que les lectrices (et les lecteurs) remettent en question l'image traditionnelle de la femme, renouvellent leur savoir, affermissent leur confiance en elles-mêmes, se sentent solidaires. La Parole Métèque est une revue qui s'en prend à la représentation monolithique du féminisme québécois. Mais elle attaque aussi les stéréotypes qui affectent les immigrantes. Ghila Benesty Sroka affirme la nécessité de réévaluer la femme traditionnelle:

Par la transformation des mentalités qu'il suppose, ce renouveau féministe implique un autre rapport aux Autres: à la femme qui interpelle le monde. Cette attitude nouvelle risque de balayer nombre de certitudes admises par les femmes elles-mêmes: l'identité des femmes se révèle plurielle et complexe, allergique à toute espèce de centralisme ou de dominance. Retrouvailles avec une

diversité longtemps refoulée et dont La Parole Métèque se veut le reflet (No 1, printemps 1987, 4).

Sa revue ouvre la porte à un féminisme contemporain de l'altérité, aux différentes de la différence, si on se rappelle que la différence est le féminin. Wendy Putnam, une collaboratrice à La Parole Métèque, dans un article intitulé *Le nouveau visage du féminisme* avoue qu'après 20 ans¹⁸ de féminisme: Il existe encore une tendance selon laquelle les femmes optent pour des emplois traditionnellement "féminins" comme les services sociaux, l'enseignement, le nursing. Quelques braves se sont infiltrées dans les derniers bastions mâles et se manifestent aujourd'hui dans des domaines tels l'industrie du cinéma, la politique, l'édition: domaines dans lesquels les femmes apportent une importante contribution qui, dans cette ère de l'information, peut avoir un impact sur la perception qu'a la société de la condition féminine (No 1, printemps 1987, 34). La Parole Métèque nous permet de rencontrer des femmes occupant ces "bastions mâles", des femmes nouvelles qui contribuent à changer notre perception des femmes.

A travers La Parole Métèque, des auteures traitent le mouvement féministe au Québec (Les articles relatifs aux autres féminismes sont inclus dans la partie consacrée au multiculturalisme), et rendent quelquefois compte des divisions qui existent entre les différents groupes qui luttent pour les droits

¹⁸ Je dis 20 ans parce que cet article a été écrit en 1987.

des femmes. La Parole Métèque fait état de la diffraction du féminisme: qu'il vienne d'un contentieux idéologique ou d'une réalité socio-démographique. Par exemple, il existe une division entre deux groupes de femmes au sujet de l'inclusion des hommes: entre les lesbiennes militantes et les femmes moins radicales. Dans *En relisant Retailles*, un article qui a paru en 1988, Madeleine Gagnon a suscité beaucoup de controverse parmi les femmes qui représentent les deux groupes susmentionnés. Selon Madeleine Gagnon, "le féminisme ne devrait pas exclure les hommes". Elle ajoute que:

cette petite vérité, toute simple en apparence, était loin d'être évidente dans notre groupe et dans tous les groupes du Mouvement féministe occidental. Nous voulions nommer la sujétion séculaire des femmes mais tout à la fois écrire un chant d'amour pour tous les hommes que nous aimions: pères, frères, époux, amants, amis (No 7, automne 1988, 40).

Selon elle, il faut "travailler avec nos frères...changer, avec eux, les rapports d'oppression et de domination qui avaient historiquement lié les hommes et les femmes au détriment de celles-ci" (No 7, automne 1988, 40). De plus, Madeleine Gagnon exprime son désaccord avec la faction radicale lesbienne et affirme que le mouvement féministe occidental est

actuellement dominé, contrôlé par la faction radicale lesbienne. Faction très bien organisée, avec ses principaux centres stratégiques dans les pays où se trouve l'argent: U.S.A, Canada, Australie, Angleterre, Scandinavie. Ça parle anglais évidemment et les livres circulent, assez bien merci, dans cette langue (No 7, automne 1988, 40).

Madeleine Gagnon reproche aussi à la faction radicale lesbienne d'avoir contrôlé, non seulement le mouvement féministe occidental, mais aussi, à Montréal et au Québec, "tous les réseaux de diffusion (et de traduction) du livre dit féministe ainsi que tous les réseaux internationaux des rencontres, colloques, etc. dits féministes" (No 7, automne 1988, 40). Après la publication de cet article, GBS a été inondée de réponses de lesbiennes, non seulement du Québec, mais de partout dans le monde. Elles exprimaient toutes la même chose: "un rejet catégorique de la parole pamphlétaire de Madeleine Gagnon" (No. 8, hiver 1989, 4). Cela confirme la division entre la faction radicale lesbienne féministe séparatiste et les féministes hétérosexuelles qui veulent vivre en harmonie avec les hommes. La Parole Métèque, loin d'occulter les tensions, ouvre ses pages aux débats.

Une autre différence idéologique dont rend compte La Parole Métèque dans de nombreux articles et qui divise les féministes est le rapport au pouvoir et sa définition. Différentes femmes de différents pays énoncent leur position. Le mouvement féministe semble divisé entre les libérales, celles qui veulent le partage du pouvoir (c'est à dire celles qui veulent réaffirmer le rôle du pouvoir et le prendre aux hommes pour le donner à part égale aux femmes), et celles qui trouvent qu'en luttant pour le pouvoir on imite le comportement des hommes pendant des centaines d'années. Yvette Roudy, députée du Calvados en France, maire de Lisieux, et ancienne ministre des

droits de la femme, dans une interview réalisée par Ghila Benesty Sroka, représente le féminisme libéral et proclame que le pouvoir est absolument nécessaire si on veut effectuer des changements. Elle affirme que le pouvoir "c'est [d']avoir les moyens de réaliser des projets. Si on veut changer les choses de la vie, quand on considère qu'elles ne sont pas comme elles devraient être, il faut avoir le pouvoir de le faire. Il faut passer par le pouvoir pour abolir les inégalités" (No 16, automne 1990, 7). Et quand GBS lui demande "Comment prend-on le pouvoir?", Yvette Roudy offre cette réponse:

il faut travailler, s'insérer dans les structures **telles qu'elles sont**, sauf si on est dans un pays où il n'y a aucune structure, où tout est à faire. Mais dans les pays organisés comme les nôtres, **nous devons passer par les structures existantes**, bien les connaître de l'intérieur. Il faut se battre parce que c'est une jungle (No 16, automne 1990, 7).

Au Québec, il existe une organisation qui aide les femmes à pénétrer dans les positions de pouvoir. Cette association: Femmes Regroupées pour l'Accessibilité au Pouvoir Politique et Économique, (F.R.A.P.P.E.), organisation sans but lucratif et non partisane a été créée en 1985 à Montréal, par Danielle Debbas, une Libano-égyptienne. Dans une interview réalisée par Ghila Benesty Sroka, Danielle Debbas indique que "le mandat du F.R.A.P.P.E est d'aider, de soutenir et d'appuyer toutes les femmes qui veulent accéder au pouvoir aussi bien politique qu'économique" (No 8, Hiver 1989, 21). Ghila lui

pose la question suivante: "Se battre pour le pouvoir est-il synonyme de se battre pour la liberté?" Et Danielle Debbas de répondre:

le pouvoir fait partie de la liberté de chacun d'entre nous. Tous, hommes ou femmes, ne désirent pas nécessairement des postes de commande. Mais pour ceux et celles qui le veulent, le pouvoir, c'est la liberté. Actuellement, les femmes sont exclues, ou presque, du pouvoir. F.R.A.P.P.E. vise le haut de la pyramide, le lieu des prises de décisions. Nous sommes déterminées à participer à l'évolution de la société (No 8, 21).

Il existe donc des femmes comme Yvette Roudy et Danielle Debbas qui croient qu'il faut s'insérer dans les structures existantes du pouvoir avant que la condition féminine puisse changer. Et ces femmes-là trouvent que cette lutte pour le pouvoir est en soi féministe. Danielle Debbas, dans son interview avec Ghila Benesty Sroka avoue que:

certaines femmes ont encore le réflexe de cacher leur féminisme, craignant d'être associées aux mouvements radicaux et extrémistes du début des années soixante. Mais revendiquer le pouvoir inclut nécessairement une action féministe. Le temps du misérabilisme féminin est terminé, fini le temps des dénonciations. Les femmes ne veulent plus se plaindre, mais agir. Elles veulent être dans le feu de l'action (No 8, 21).

Néanmoins, d'autres femmes et des féministes veulent changer la condition féminine sans s'insérer aux structures du pouvoir, comme Madeleine Gagnon. Dans son oeuvre Retailles, résumée dans La Parole Métèque, Madeleine Gagnon déclare qu'une idée

qui revint tout au long de Retailles comme un leitmotiv c'est que nous ne voulions pas le Pouvoir... Il est plus facile de dire ce que le Pouvoir n'est pas. Dans Retailles, nous avons tenté aussi d'écrire ce qu'il est: cela qui dirige, organise, domine ou contrôle aux fins d'exclusion ou d'assujettissement de l'Autre, que cet Autre soit homme, femme, enfant, Noir ou Juif et que ces fins soient avouées ou non, conscientes ou inconscientes. Ainsi en est-il historiquement du Pouvoir phallocrate... Nous pensons à cette époque -- et le pensons encore -- que la gynécration ne serait pas meilleure que la phallocratie. Tout Pouvoir tue. Le Pouvoir, mâle ou femelle, c'est la pulsion de mort en acte (No 7, automne 1988, 40).

Madeleine Gagnon, dans sa définition du pouvoir, m'apparaît trop rigide dans son affirmation que tout pouvoir est absolu (mais elle a le mérite de poser la question à un niveau philosophique qui fait réfléchir). Elle trouve que tout pouvoir est dangereux car il a la capacité d'exclure ou de tuer. Le débat se poursuit et Maïr Verthuy, dans un article intitulé "femmes et/sans pouvoir", essaie de trouver un compromis entre les deux positions relatives au pouvoir. Elle dit: "Je n'avais jamais voulu donc qu'on PRENNE le pouvoir. Le PRENDRE, ce serait l'enlever à quelqu'un d'autre, pensais-je" (No 13-14, printemps 1990, 9). Elle poursuit:

Je n'ai jamais conçu le pouvoir comme un objet que l'on possède et que l'on refuse donc nécessairement à autrui. Je l'envisageais comme quelque chose de beaucoup plus diffus, et il me semblait important de le redéfinir, de faire COMprendre que le pouvoir procède de chacun-e d'entre nous, qu'il se partage, que finalement c'était peut-être là le sens de l'histoire des poissons dans la Bible (No 13-14, printemps 1990, 9).

Dans cet article, un changement de ton survient lorsque la narratrice se souvient du massacre de Montréal. D'un côté, elle réfléchit aux nombreux hommes autour d'elle qui ont accompli de réels progrès ... "en voyant à l'est de l'Europe s'écrouler comme un château de cartes une série de vieilles dictatures sans pour ainsi dire coup férir, j'étais très tentée de donner, sinon une bonne note, au moins un *satisfecit* au monde dans lequel je vis" (No 13-14, 9).

Néanmoins, un peu plus loin, elle écrit "depuis cette date (le 6 décembre, 1989) je n'ai plus le goût d'écrire au sujet du pouvoir. Depuis cette date, j'ai assisté à l'enterrement de quatorze jeunes femmes assassinées par un homme qui avait choisi la force et la haine de l'autre pour régler ses problèmes" (No 13-14, 9).

Le massacre de Montréal a tenu une place très importante dans La Parole Métèque.

GBS a consacré tout un numéro au massacre de Montréal. Dans ce numéro intitulé "Violence, quand tu nous tiens", de nombreux articles sur l'abus du pouvoir et la violence contre les femmes. Le rapport entre pouvoir et violence devient indéniable. Dans ces articles, il s'agit surtout de la violence à domicile et du harcèlement au travail. Dans un article intitulé "Violence familiale et pouvoir", Ginette Larouche cite des statistiques sur la violence familiale. Ces statistiques démontrent que: 1) 10% des femmes vivent une situation de violence conjugale, 2) On retrouve le même taux d'agression envers les personnes âgées, 3) certaines études démontrent que 86% des

aînés violentés appartiennent à la gent féminine. 4) Du côté des enfants, 16.2 enfants sur 1000 sont battus au Québec (No 15, été 1990, 14). Selon ces statistiques, il est évident qu'une grande partie des citoyens sont touchés par la violence. Larouche affirme que le pouvoir joue un grand rôle dans la violence:

En y regardant de plus près et en comparant diverses études, on constate que les agresseurs ont recours à la violence peu importe le type de lien affectif qu'ils connaissent avec la victime. Ils tentent d'établir un rapport de domination où ils déterminent eux-mêmes les règles du jeu. Ils **refusent de négocier** avec leurs victimes, en décrétant par la force leur solution aux conflits. Ils développent des justifications qui leur permettent de croire en leur droit de recourir à la violence conjugale, parentale, ou autres, pour solutionner les conflits et contrôler les rapports avec leurs proches. Ils établissent donc les règles à partir de leurs besoins, en minimisant ceux des individus de leur entourage. Ils se donnent le pouvoir de contrôler, de punir par des châtiments physiques (No 15, été 1990, 14).

Liliane Côté travaille avec des femmes violentées depuis plusieurs années et parle de ses expériences personnelles dans un article intitulé "La violence conjugale... C'est quoi au juste?" qui a été publié dans La Parole Métèque durant l'été 1990. En parlant des hommes violents, elle dit que "l'élément déclencheur de la violence peut être l'alcool, le stress au travail, la soupe qui n'est pas assez chaude, n'importe quel prétexte ou même aucun prétexte n'est nécessaire" (No 15, été 1990, 16). Il semble que l'homme ait recours à la violence parce qu'il a perdu le contrôle. Mais Liliane Côté nous montre que "malheureusement, il n'a pas perdu le contrôle. Au contraire, par ces gestes de

violence, il contrôle, domine la femme et les enfants. La femme se sent démunie, outragée. À chaque agression, elle se sent de plus en plus incompétente et démolie" (No 15, été 1990, 16). La violence ne se passe pas seulement au domicile, mais elle se produit aussi sur les lieux de travail. Dans le numéro 15, huit pages entières sont consacrées au harcèlement dans le domaine du travail. L'article souligne les problèmes les plus sérieux pour les femmes. Souvent, des femmes croient qu'elles doivent subir le harcèlement ou quitter leur poste. Sonia Turcotte a parlé de son expérience avec son patron.¹⁹ En 1988 elle a dû quitter son emploi de secrétaire. Le harcèlement a commencé par des regards et des commentaires suggestifs: "Son patron s'est mis à l'appeler du nom d'une statue grecque aux belles fesses: Callipyge. Ensuite, il lui a proposé des crèmes de massage pour les seins. Il l'a aussi invitée au restaurant et il a offert de lui acheter une robe" (No 15, été 1990, 7). Quand elle l'a refusée, le patron s'est mis en colère après elle. Il a suggéré qu'elle prenne un congédiement faisant allusion "à sa tenue vestimentaire qui n'aurait pas été appropriée" (No 15, été 1990, 7). Après avoir porté sa plainte à la Commission des droits de la personne, elle a obtenu une compensation de 9 000\$. Sonia Turcotte a été chanceuse car elle a trouvé rapidement un nouvel emploi. Mais, d'après Yvonne Séguin, responsable du groupe d'aide aux victimes de harcèlement sexuel, "à Montréal, plusieurs femmes éprouvent

¹⁹ Gagnon, Martha. *Sexe et Travail, La Parole Métèque*, No 15, 6-13.

des difficultés à se dénicher un autre job lorsqu'elles portent plainte. Elles sont étiquetées: faiseuses de troubles" (No 15, été 1990, 7). La Parole Métèque permet aux lectrices de réfléchir aux différentes conceptions du pouvoir et aux différentes formes qu'il prend. Elle expose aussi le rôle destructeur de l'abus, de la violence et du harcèlement dans la famille et au travail. GBS laisse parler les femmes, se défaisant ici du pouvoir de la rédactrice qui filtre et interprète. Elle valide ainsi l'expérience personnelle des femmes, celle qu'on a appelée "bavardage" ou "anecdote" pour lui donner une dimension historique et politique.

D) Le multiculturalisme:

Le rôle de la culture et du multiculturalisme est très significatif dans La Parole Métèque. Le mot culture selon Andrée Yanacopoulo est pris au sens d'un ensemble de caractéristiques linguistiques, techniques, sociales, religieuses, mentales, morales, esthétiques propres à tout groupe humain, communes à chacun des membres qui le composent, transmis à l'individu par ses parents (mais non biologiquement) et, de façon générale, par ceux qu'on appelle les agents de socialisation, donc acquis (No 19, été 1991, 8).
Quand je parlerai de culture, c'est à cette définition que je me référerai.

i) Les cultures à travers le monde:

Il y a beaucoup de cultures différentes représentées dans La Parole Métèque: égyptienne, haïtienne, italienne, israélienne, entre autres; grâce à La Parole Métèque on prend conscience de la vie des citoyen(ne)s de ces pays, des difficultés que les femmes y rencontrent, et de leurs mouvements féministes, s'ils existent. Je présenterai d'abord les thèmes débattus et je tenterai ensuite une analyse. J'examinerai d'abord la culture haïtienne qui est la plus représentée à travers les numéros de La Parole Métèque. Rappelons que pendant les années 70 et 80 un grand nombre de Haïtien(ne)s ont immigré au Québec. Fournir des renseignements sur ce pays et sur ce peuple aide les Québécois(es) à mieux les comprendre.

Avec son titre: "Femmes d'Haïti... À vous la parole!"²⁰ Ghila Benesty Sroka, dans sa page "féminaire" souligne l'importance du contenu du numéro 4.

Ce numéro entièrement consacré aux femmes d'Haïti exprime d'emblée la volonté de combler un vide. En effet, c'est la première fois que, dans l'histoire du mouvement féministe, des Haïtiennes de l'intérieur prennent la parole. Ce numéro spécial exprime aussi un sentiment de solidarité pour ces femmes courageuses qui ont lutté, pendant 30 ans, contre la dictature duvaliériste... Depuis le 7 février 1986, toutes ces femmes savent que la période duvaliériste est révolue à jamais. L'espoir est permis et les Haïtiennes entendent bien faire respecter la Constitution, leur acte de naissance (No 4, hiver 1987, 2).

²⁰ Ce titre se trouve à la page "Féminaire" du numéro 4.

Pour GBS, le féminisme fait partie d'une lutte politico-sociale. Elle présente non seulement le mouvement des femmes du Québec, mais aussi d'autres mouvements féministes dans une variété de pays. Par exemple, La Parole Métèque annonce aux lectrice que le 8 mars, 1981, de jeunes universitaires ont décidé de créer le Mouvement Féministe Haïtien en Haïti dont les objectifs englobent toute la société:

La justice sociale est un des points essentiels de la plateforme du Mouvement féministe haïtien. Tant qu'il y aura des millions de femmes vivant dans l'abjection, dans une situation de pauvreté et d'angoisse, il sera absolument vain de parler de la libération de la femme. De ce fait, remettre en question le statut de la femme revient à mettre en cause les structures de la société. Car, aux problèmes de la femme s'ajoutent tous les problèmes nationaux: problèmes politiques, culturels, sociaux et économiques. Le problème de la femme haïtienne s'inscrit donc dans une perspective de lutte générale, de lutte nationale (No 4, hiver 1987, 7).

Un des problèmes souvent mentionné dans le numéro 4 est la pauvreté des femmes. Les femmes subissent deux fois plus les conséquences de la situation socio-politique globale. En Haïti, ce sont les femmes qui sont les plus pauvres parmi les pauvres: "En effet, à cause des traditions sociales, culturelles et politiques qui ont historiquement existé et qui continuent de prévaloir, ce sont elles qui ont le moins de chances d'émerger, de produire, de progresser" (No 4, hiver 1987, 9). En Haïti, une seule organisation essaie d'aider les femmes à combattre la pauvreté. Fonds haïtien d'aide à la femme,

(F.H.A.F) est une organisation à but non lucratif qui a été fondée en 1982. Marie Michèle Rey, vice-présidente du F.H.A.F., définit cette organisation comme une filiale de la Women's World Banking. La préoccupation fondamentale du F.H.A.F. est d'aider les femmes qui n'ont pas accès au système bancaire à obtenir un prêt. Afin d'aider ces femmes à trouver un financement, le F.H.A.F. leur procure une garantie. La Women's World Banking apporte 50% de la garantie, le F.H.A.F. apporte 25% et la banque avec laquelle le F.H.A.F. fait une transaction prend un risque de 25%. Les prêts varient de 300 \$ US à 5 000 \$ US par femme. Une telle organisation aide les femmes qui se lancent dans de petites entreprises; par exemple, des fabricantes de confitures et d'autres conserves, des marchandes de légumes, et aussi des femmes qui ont étudié la médecine mais qui n'ont pas d'argent pour acheter l'équipement nécessaire à l'installation d'une clinique. Donc, le F.H.A.F finance entre autres des médecins, des dentistes, des petites commerçantes.

En Haïti, il existe une autre organisation qui essaie d'améliorer la condition féminine: Mysion Alfa qui lutte contre l'analphabétisme. Mysion Alfa est une organisation dépendant de l'Église catholique qui a relevé le défi d'alphabétisation à l'échelle nationale. L'objectif de Misyon Alfa est d'alphabétiser trois millions d'hommes et de femmes en sept à huit ans. Les

femmes jouent un grand rôle dans l'organisme. Michèle D. Pierre Louis, responsable du Service de motivation nous explique pourquoi:

En milieu rural--et dans la société haïtienne en général--, l'éducation des garçons est nettement favorisée par rapport à celle des femmes. Mais les hommes, une fois scolarisés, laissent leur coin de terre natale pour les grandes villes, Port-au-Prince ou l'étranger. La migration des hommes est plus accélérée que celle des femmes. Les femmes scolarisées restent plus facilement dans leur lieu d'origine que les hommes.. Ce sont alors ces femmes que nous rencontrons au cours de nos voyages qui participent à l'alphabétisation d'une région (No 4, hiver 1987, 8).

Néanmoins, même si la femme reçoit une formation, il est encore difficile de trouver de bons emplois qui payent bien. En Haïti, des milliers de femmes travaillent comme domestiques. La vie d'une "bonne" n'est jamais facile: "Nombreuses sont celles qui logent chez l'employeur, "domi-leve", (dormir/lever) de sorte que leurs heures de travail sont illimitées, sept jours par semaine; une permission, un droit de sortie sont accordés de temps à autre" (No 4, hiver 1987, 18). Elles reçoivent un salaire qui peut varier de 10\$ US à 80\$ US par mois, et le code du travail n'indique pas de salaire minimum en ce qui concerne le travail domestique. Marie-Line est une jeune femme qui a deux enfants de six et sept ans. Même si elle ne voit pas souvent ses enfants et si elle n'a pas d'argent, elle se considère chanceuse disant: "je vis dans une maison où je suis bien traitée, bien logée et respectée. La dame chez laquelle je travaille a eu le souci, dès mon arrivée, de m'inscrire dans une école

d'hôtellerie où j'apprends un métier..." (No 4, hiver 1987, 18). Les deux enfants de Marie-Line habitent avec leur grand-mère à Petit-Goave, pendant que Marie-Line habite et travaille à Port-au-Prince. Elle gagne 50\$ par mois, mais elle envoie 20\$ ou 25\$ à sa mère et à ses enfants. Elle décrit ainsi sa journée de travail:

Je me lève dès six heures; je dresse la table, je mets la dernière main au ménage et je prépare le petit déjeuner. S'il me manque quelque chose pour le déjeuner, je dois courir au marché avant de commencer à cuisiner. Ensuite, il faut ranger les chambres. Une dame vient faire la lessive, je dois lui remettre le linge sale. Je ne me couche pas avant une heure du matin. Je me repose vers sept heures du soir, jusqu'à l'heure du souper (No 4, hiver 1987, 18).

Il est pénible de constater qu'elle se considère chanceuse uniquement parce que son employeur ne l'humilie pas!

Les Italiennes aussi sont nombreuses et font l'objet d'articles. Dans leur pays, la vie de certaines femmes italiennes, comme la vie de certaines Haïtiennes, est marquée par la pauvreté et la misère. Beaucoup de femmes en Italie mènent encore une existence d'asservissement aux hommes. Un problème qui cause de plus en plus d'inquiétude est la prostitution. Néanmoins, la prostitution en Italie ne concerne pas seulement les femmes, mais peut devenir une "entreprise" familiale. Dans un article intitulé "La prostitution domestique: vendues à domicile", Cristina Mariotti nous montre comment la prostitution est devenue une affaire de famille. Elle la décrit

comme "la petite industrie ménagère, la prostitution 'comme il faut' à temps partiel, consommée et vendue de porte en porte comme du détergent hors commerce ou des produits de beauté frauduleux" (No 5, printemps 1988, 12).

Dans cet article, Cristina Mariotti décrit quelques cas récents:

Gênes: elle est employée de bureau, il est ouvrier. Ils sont jeunes; ils ont deux petites filles. Ensemble, ils ont un revenu de près de trois millions de liras. De toute évidence, cela ne leur suffit pas. Le soir, après le souper, il conduit sa femme dans la rue, et pour ne pas laisser seules les petites filles, il les amène aussi. Elles lui tiendront compagnie dans la voiture pendant ses longues heures de guet. Les carabinieri l'arrêtent presque par hasard. Les petites filles sont endormies sur la banquette arrière de l'auto. Sa femme l'a défendu jusqu'à la fin: "Ce n'est pas un exploiteur. On le menaçait de renvoi, alors il a trouvé cette solution-là pour équilibrer le budget familial" (No 5, printemps 1988, 12).

Dans le numéro 5 de La Parole Métèque, consacré presque en entier aux femmes italiennes, deux féministes parlent de la condition féminine en Italie. La première de ces deux femmes s'appelle Rita Testa, une italienne qui consacre son temps à la cause du Tiers Monde. Selon elle, "être féministe, c'est être consciente de sa condition féminine et de ses responsabilités ainsi que de sa place dans la société" (No 5, printemps 1988, 8). En parlant du féminisme du début des années soixante, elle indique que "en Italie, le féminisme est apparu très tard. Nous sommes une société traditionnelle et catholique. Le mouvement féministe a donc vraiment commencé au début des années soixante-dix" (No 5, printemps 1988, 8). Comme le féminisme des

pays américains et européens, le mouvement féministe en Italie s'est scindé entre celui des lesbiennes et celui des femmes qui ont cherché "une nouvelle façon et une autre raison de vivre avec les hommes" (No 5, printemps 1988, 8). Dans une société dominée par l'église, et où celle-ci intervient dans toutes les facettes de la vie quotidienne, il y a donc des problèmes non résolus, comme la place monstrueuse qu'occupe la pornographie dans la société.

Une autre Italienne féministe, Dacia Maraini, écrivaine, poète, et dramaturge a co-fondé un théâtre de la femme qui s'appelle le Théâtre de la Maddalena. Pendant les années soixante-dix, "des centaines de rencontres se sont déroulées à la Maddalena sur des grands thèmes tels la violence, la sexualité, le divorce et l'avortement" (No 5, printemps 1988, 9). Néanmoins, elle trouve que sa condition de femme a constitué un handicap et elle a dû travailler beaucoup plus fort être digne de crédibilité aux yeux des critiques. Donc, en Italie, comme dans d'autres pays, les femmes doivent lutter pour faire légitimer leur travail et leur créativité. Néanmoins, les femmes italiennes doivent lutter un peu plus fort car l'Église catholique a codifié leur oppression et en a fait une norme sociale.

À travers La Parole Météque, on remarque aussi la présence de cultures plus lointaines, plus "météques", et de la vie des femmes dans ces cultures. En décrivant la situation des femmes en Égypte, Nadia Khouri, journaliste pour La Parole Météque nous apprend que:

Toutes ont témoigné de la discrimination qui les frappe, tabous sexuels, excision, mariages forcés, polygamie, influence grandissante de l'intégrisme musulman... L'on voit à quel point les coutumes et l'obscurantisme religieux bloquent aujourd'hui le processus de libération en Égypte (No 1, printemps 1987, 34).

La Parole Métèque rend compte du grand débat qui entoure le sujet du voile.

Des femmes musulmanes égyptiennes trouvent que le voile est souhaitable.

Dans un article intitulé "La face voilée des femmes d'Égypte" Wédad Zénié-

Ziegler conclut que les femmes "prennent refuge dans le voile" (No 2, été

1987, 35). Selon elle, le port du voile démontre une résistance au néo-

colonialisme. De plus, pour elle, le voile a une fonction égalitaire dans la

mesure où il dissimule la classe sociale de la femme. D'autres femmes ne sont

pas d'accord avec Wédad Zénié-Ziegler. Dans un article publié dans La Parole

Métèque intitulé "Foulard: les femmes arabes contre l'obscurantisme" qui a

paru d'abord dans *Libération*, le 1er novembre 1989, François Reynaert,

l'auteur, s'insurge en ces termes:

après les politiques et les religieux, c'est au tour des intéressées de donner de la voix. Divisées sur la question scolaire, Hayette Boudjema (SOS Racisme) les femmes de France-Plus ou les manifestantes de l'EMAF [Expression maghrébine au féminin] se retrouvent sur l'équation "voile=aliénation" (No 13-14, printemps 1990, 23).

Dans cet article, s'expriment des femmes maghrébines qui décrivent leur cas personnel. Elles parlent de leur propre expérience, démontrant les inégalités

entre les sexes. Les femmes mettent l'accent sur le fait qu'elles sont contrôlées non seulement par leur famille, mais aussi par la communauté. Elles vivent dans "la crainte du regard de la communauté" (No 13-14, printemps 1990, 22), une communauté "qui fige les parents dans des principes rigides" (No 13-14, printemps 1990, 22). Même si la famille déménage dans un autre pays, les coutumes et traditions continuent souvent à mises en vigueur. Dans la communauté maghrébine en France, la virginité des femmes est vitale: "La société musulmane a fait de la virginité au moment du mariage une de ses lois." (No 13-14, printemps 1990, 22). Des femmes vivent une vie de mensonge en cachant le fait qu'elles ne sont plus vierges: "Certaines (beaucoup plus rarement car l'opération coûte plusieurs milliers de francs) vont jusqu'à se faire recoudre un hymen déchiré" (No 13-14, printemps 1990, 22). Souvent, ces jeunes femmes s'enfuient pour échapper à une vie complètement contrôlée par un système patriarcal. Dans ces articles qui traitent du sujet des femmes dans les communautés arabes, maghrébine et musulmane, La Parole Métèque inclut plusieurs interprétations de la même situation. D'une part, on a le point de vue de Wédad Zénie-Ziegler qui est d'accord avec le port du voile; d'autre part, la revue publie des histoires de femmes dans ces mêmes communautés qui souffrent du contrôle patriarcal.

ii) Des cultures multiples au Québec

Souvent quand des gens immigrerent dans un nouveau pays, surtout s'ils ne parlent pas la langue, ils essaient de s'installer dans une région ou un quartier familier où ils trouveront des gens de la même origine ethnique ou de la même nationalité. C'est la raison pour laquelle on trouve des "China towns" à Toronto, à Vancouver ou à Montréal. À Montréal subsistent encore des "coins" italiens, juifs, polonais, entre autres. La Parole Métèque a publié deux articles qui traitent de ce phénomène socio-démographique à Montréal. Dans "La communauté chinoise de Montréal: dynamisme et changement", Yves Alavo discute la vie quotidienne de cette communauté. Un article consacré aux femmes africaines à Montréal intitulé "femmes africaines et traditions dans l'espace canadien" présente la condition et la vie des femmes africaines à Montréal. Un autre article, "La parole aux immigrantes", offre la possibilité aux femmes immigrantes de discuter des problèmes qui leur sont particuliers. L'article reconnaît l'importance du changement démographique et donne la parole à deux représentantes de la communauté haïtienne, et à une représentante des communautés suivantes: juive, africaine, portugaise, chilienne et vietnamienne. J'examinerai les communautés chinoise et africaine avant de passer à l'article qui expose les problèmes auxquels sont confrontées les femmes immigrantes dans leur nouveau contexte culturel.

La communauté chinoise à Montréal n'est pas aussi grande que celle de Toronto ou de Vancouver, mais elle est quand même très importante. Un problème particulier qui crée des difficultés pour la rédactrice, c'est que les femmes chinoises "acceptent difficilement d'être interviewées pour des fins de publication" (No 6, été 1988, 48). Cependant, elle manifestent un désir d'intégration. Dans sa recherche, Yves Alavo s'est assuré la collaboration de Danielle Bélanger qui avait travaillé sur une thèse de maîtrise en anthropologie sur "Les pratiques alimentaires de la communauté chinoise de Montréal" (No 6, été 1988, 48). Selon l'article d'Alavo, les femmes chinoises, comme d'autres immigrantes, travaillent surtout dans les manufactures. Responsables de la famille, il est difficile pour elles de trouver le temps de suivre des cours de langue. Pour pallier à leurs difficultés:

de plus en plus les femmes se regroupent; une véritable solidarité se développe entre elles. À cause de leur travail et de leurs obligations familiales, bon nombre d'entre elles, surtout celles qui appartiennent à la génération des aînées, restent en général dans les réseaux de la communauté, comme les autres femmes immigrantes d'ailleurs (No 6, été 1988, 49).

La Parole Métèque nous met au courant des changements que leur nouvelle vie impose aux immigrantes. Elles doivent s'intégrer dans la communauté d'accueil. La loi 101 exigeant des nouveaux arrivés qu'ils apprennent le français oblige la communauté à ne pas rester statique mais à s'intégrer dans la société. Ceci n'empêche pas que les immigrantes gardent souvent leurs

propres valeurs et coutumes. En parlant de la communauté chinoise, Yves

Alavo remarque que:

il est encore tôt pour savoir réellement quels sont les facteurs de stabilisation qui vont intervenir dans la communauté chinoise... il existe en son sein une volonté manifeste de faire tomber les stéréotypes et de prendre sa place dans la société d'ici tout en préservant et en respectant les valeurs liées à la famille et aux traditions (No 6, été 1988, 49).

Notons que c'est un homme, un spécialiste et un Québécois qui est l'auteur des enquêtes publiées dans La Parole Métèque, ce qui surprend un peu vu la déclaration d'intention de donner la parole aux femmes elles-mêmes.

L'article "Femmes africaines et traditions dans l'espace canadien" nous permet de constater que la communauté africaine de Montréal, comme la communauté chinoise, manifeste le double besoin d'intégration dans la société d'accueil et de préservation des valeurs et des traditions du pays natal. Les femmes africaines, comme les femmes chinoises, mettent l'accent sur la solidarité, apprise en Afrique. Elles se réunissaient pour accomplir les tâches quotidiennes; et se retrouvaient dans un espace désigné pour résoudre leurs problèmes communs:

Écoutons les femmes de Badiana: certains lieux de communication ne sont utilisés que s'il y a un problème. Les femmes savent comment s'y retrouver et s'y donnent rendez-vous sans que personne ne puisse le soupçonner. Il s'agit d'un arbre sous lequel elles palabrent, et les techniques de communication utilisées, et le lieu lui-même

sont un héritage des ancêtres, affirment-elles (No 13-14, printemps 1990, 25).

Cette double appartenance des immigrantes présente ses propres défis: "Une ambivalence, des valeurs en conflit sont les premières impressions que l'on retient souvent dans la société québécoise entre l'Afrique et le Canada. Ceci est vrai également en ce qui concerne les femmes" (No 13-14, printemps 1990, 25). Une de ces traditions différentes est selon une immigrante africaine, Eugenie R. Aw, "l'absence de contradiction entre le fait de contrôler son corps et d'avoir des enfants" (No 13-14, printemps 1990, 25) Cela veut dire que même au Québec où la natalité est la plus faible du Canada, ces femmes-là "ne font pas des moyens matériels un obstacle insurmontable à la maternité"; et donc, elles restent le pilier de la famille. On voit dans cette différence une possibilité de dialogue et même d'influence réciproque de nature dialogique:

Nous avons à dire concrètement notre être d'Africaines pour créer un espace collectif des femmes ici et avec les femmes d'ici. Il nous appartient donc d'apporter nos valeurs d'organisation, de sens communautaire, de solidarité. Il nous appartient de rencontrer l'autre et de pénétrer les institutions du savoir. En un mot notre apport à la société d'ici, ce serait le sens de la globalité de la vie et la conscience que l'Être est plus important que l'Avoir et que le second ne saurait [sic] créer le premier (No 13-14, printemps 1990, 25).

Pour les femmes africaines, l'intégration souhaitée ne fonctionne pas à sens unique. Il serait plus juste de l'appeler interlocution et interpénétration dialogiques. L'article intitulé "La parole aux immigrantes" nous met à l'écoute

de huit femmes: Aoura Bizarri (communauté italienne), Marjorie Brest (communauté haïtienne), Elisabeth Philibert (communauté haïtienne), Ghila Benesty Sroka (communauté juive), Marie Sindtuma (communauté africaine, Burundi), Fátima Martinez (communauté portugaise), María Elena Concha (communauté chilienne) et My Huong Pham Ti (communauté vietnamienne).

La Parole Métèque, en reproduisant les paroles de ces huit femmes démontre que la société québécoise contemporaine est tissée d'une pluralité de cultures. Elles nous montre aussi de nombreuses difficultés que doivent surmonter les immigrants, et surtout les femmes immigrantes, qui s'établissent au Québec. Ces difficultés se présentent à plusieurs niveaux: l'intégration dans la société d'accueil, la défense des droits, l'accès à la formation, et l'accès au marché du travail. Cette enquête est présentée sous forme de sondage. Yves Alavo pose des questions au groupe réuni et chacune lui répond tour à tour. Chaque réponse se présente comme une narration d'un cas personnel. J'ai choisi de résumer les points principaux de ce sondage pour mettre en évidence les difficultés communes aux femmes immigrantes, mais chacune des communautés vit ses difficultés avec une intensité différente.

Même s'il semble que les communautés culturelles au Québec veuillent s'intégrer dans la société d'accueil, ce n'est pas toujours facile. À la question "Pensez-vous, en général, que les femmes de votre communauté se sont intégrées à la société québécoise?" (No 1, printemps 1987, 29), les deux

déléguées de la communauté haïtienne avouent que les femmes haïtiennes ne se sentent pas à l'aise dans la société québécoise, et que "face aux nouvelles valeurs du pays d'accueil, elles vivent un profond sentiment d'insécurité" (No 1, printemps 1987, 29). Les femmes chiliennes ont souvent un niveau de formation qui facilitent leur intégration, néanmoins, elles ont "payé les frais de cette intégration, surtout au niveau familial" (No 1, printemps 1987, 29). En ce qui concerne les Italiennes, elles manquent souvent de la formation qui les aiderait à s'intégrer. Les immigrantes de plus longue date expriment une plus grande satisfaction, mais comme leurs consœurs chiliennes, "c'est au prix de longs sacrifices" (No 1, printemps 1987, 29). Selon Ghila Benesty Sroka, représentante de la communauté juive, l'intégration est excellente parce qu'à Montréal "la communauté juive a créé, au fil des années, ses propres services d'aide aux immigrants." (No 1, printemps 1987, 29). De plus, les premiers arrivés, (il y a 200 ans) parlaient l'anglais et depuis 20 ans, les autres parlent le français. Donc, il n'existe plus de barrières linguistiques entre eux et les Québécois "pure laine". Dans la communauté portugaise, les immigrantes arrivées avant 1974 (date de la mort de Salazar) ont connu plus de difficultés que celles qui sont arrivées après 1974. La différence entre l'ancienne immigration et la nouvelle provient du fait qu'avant 1974 les femmes portugaises menaient une vie contrôlée par la dictature. Dans la communauté vietnamienne, les femmes s'intègrent mieux à la main-d'oeuvre. Par contre

selon la déléguée vietnamienne, "si l'intégration suppose la connaissance de ses droits, je ne pense pas que les femmes de la communauté vietnamienne soient bien intégrées" (No 1, printemps 1987, 29). Donc, dans presque chaque communauté, les femmes connaissent des difficultés d'intégration à la société d'accueil au niveau de la langue et de la connaissance des droits.

La deuxième question posée à ces femmes porte sur leurs langues: "Dans l'ensemble, quelles sont les principales difficultés que rencontrent les femmes de votre communauté dans l'apprentissage et l'usage de la langue française?" (No 1, printemps 1987, 29) La plupart des Portugaises n'ont pas de temps à consacrer à l'apprentissage du français parce qu'elles doivent travailler et s'occuper de leur famille. De plus, elles ont souvent un niveau de scolarité très bas. Enfin, elles travaillent souvent dans les manufactures (avec d'autres immigrantes) et n'ont pas de contact avec d'autres femmes qui parlent le français. Elles communiquent entre elles quand elles parlent la même langue sinon, elles se taisent. Dans la communauté juive, celles qui sont séfarades parlent déjà le français. Celles qui sont ashkénazes parlent plutôt l'anglais mais des cours de français sont données dans la communauté pour ces femmes-là. De plus, les écoles juives enseignent en hébreu, en anglais et en français donc les nouvelles générations sont trilingues. La communauté haïtienne, comme la communauté portugaise, a beaucoup de difficultés en ce qui concerne l'apprentissage du français. Même si le français est la langue

officielle, il n'y a que 10% de la population haïtienne qui parle le français standard. La plus grande partie de la population parle le créole mais n'est pas scolarisée. La déléguée à la communauté haïtienne avoue que "pour les femmes qui ne sont pas scolarisées et qui ne sont pas alphabétisées dans leur langue d'origine, les cours sont inutiles" (No 1, printemps 1987, 30). Souvent il faut alphabétiser ces femmes d'abord en créole, puis en français comme langue seconde. Comme d'autres immigrantes, les Haïtiennes occupent souvent des emplois où elles n'ont pas beaucoup de contact avec des gens qui parlent le français. Dans la communauté chilienne, si les femmes arrivent avec un statut de "parrainées", elles n'ont pas de problème pour suivre des cours de langue qui sont gratuits. Néanmoins, pour celles qui sont réfugiées, comme celles qui sont venues après le coup d'État de 1974, "en attente de statut, elles ne peuvent pas suivre les cours avant qu'une décision n'intervienne à propos de leur cas" (No 1, printemps 1987, 30). Parce qu'elles ne parlent pas la langue, et aussi, parce qu'elles sont souvent responsables de familles monoparentales, selon la déléguée chilienne, "ces femmes ont de la peine à trouver un emploi et des difficultés pour améliorer leur langue parlée" (No 1, printemps 1987, 30). Dans la communauté africaine, la déléguée perçoit un problème assez particulier. Selon elle, ces femmes manquent de motivation, "elles ne comprennent pas l'avantage qu'elles pourraient avoir d'apprendre la langue française" (No 1, printemps 1987, 30). Dans la communauté africaine,

les femmes semblent aux prises à des situations plus difficiles, voire tragiques, car elles viennent souvent comme parent unique. "En l'absence du mari, comme la plupart du temps, les femmes éduquent seules les enfants, ces derniers vont à l'école et servent d'interprète à leur mère" (No 1, printemps 1987 30). Dans la communauté vietnamienne, selon My Huong, les femmes ont aussi beaucoup de difficultés à apprendre le français. Il n'y a pas de similarités entre le français et le vietnamien, ce qui ne facilite pas la tâche, et les femmes n'ont souvent pas le temps de suivre des cours. Le fait que les femmes des communautés culturelles rencontrent des difficultés économiques et linguistiques dans leur apprentissage du français est flagrant. Ce handicap constitue un obstacle majeur à l'intégration dans la société québécoise.

Si ces femmes ont de la difficulté à apprendre le français, il est inévitable qu'elles auront un accès limité au marché du travail. Yves Alavo leur a posé la question: "Quels sont les problèmes que rencontrent les femmes de votre communauté pour s'insérer au marché du travail? Des mesures appropriées comme la reconnaissance des acquis de l'expérience et les équivalences de diplômes vous semblent-elles souhaitables?" (No 1, printemps 1987, 30) Dans la communauté vietnamienne, les femmes "se débrouillent assez bien pour se trouver un emploi dans la restauration ou dans les manufactures" (No 1, printemps 1987, 30). Néanmoins, dans des domaines mieux rémunérés, les difficultés sont nombreuses à cause de la barrière

linguistique, et souvent les femmes doivent suivre des cours de formation professionnelle. Les femmes des communautés africaine et haïtienne doivent lutter en plus contre la discrimination et le racisme. Dans la communauté chilienne, comme dans la communauté vietnamienne, les femmes souffrent à cause de la barrière linguistique. Marie Elena Concha, la représentante de la communauté chilienne a aussi souligné le fait connu que "les emplois les moins bien payés sont réservés aux femmes immigrantes" (No 1, printemps 1987, 30). Quant aux immigrantes italiennes qui veulent travailler en manufacture, elles sont reçues favorablement. Mais comme l'on fait remarquer les autres déléguées, un apprentissage mieux suivi de la langue et des cours de formation professionnelle leur permettent un accès plus facile au marché du travail. La communauté juive doit aussi affronter le racisme: "Le racisme existe, nous avons de grandes difficultés à accéder à des emplois pour lesquels nous sommes qualifiées" (No 1, printemps 1987, 31). Ghila Benesty Sroka, représentante de la communauté juive, nous dit: "En tant que journaliste, je sais que je ne serai jamais lectrice de nouvelles à Radio-Canada, par exemple, malgré mon expérience des médias" (No 1, printemps 1987, 31). L'histoire de Fatima Martinez, la représentante de la communauté portugaise résume l'expérience de beaucoup de femmes immigrantes dont nous avons lu les témoignages:

Pour chacune d'entre nous, l'expérience est éloquente. Je suis arrivée en 1966, à 17 ans, et j'ai dû travailler d'abord en manufacture. J'ai pris des cours d'anglais le soir, après la journée de travail. Pendant la journée, j'avais vraiment l'impression d'être en prison; ces manufactures sont des ghettos, les employées sont des machines. Il faut produire, c'est tout. Nous avons connu des conditions terribles; j'ai travaillé ainsi durant 8 ans. Entre la prison et la manufacture, il n'y a pas de différence; la torture est morale au lieu d'être physique. J'ai réussi, à force de volonté, à étudier et à me perfectionner professionnellement, grâce aux cours d'éducation aux adultes. Seule avec deux enfants, ce n'était pas facile (No 1, printemps 1987, 31).

La conscientisation des lectrices québécoises a créé un lien entre les articles et les sujets traités dans La Parole Métèque. C'est dans l'acte de lecture que La Parole Métèque trouve son unité.

Chapitre 4

Étude Critique

Après avoir exposé les thèmes importants et récurrents de La Parole Métèque, nous pouvons dire que la revue incorpore la voix des immigrantes. La Parole Métèque inclut une variété de groupes culturels, tels: les Haïtiens, les Italiens, les Vietnamiens, les Africains. De plus, La Parole Métèque, surtout dans les cinq premiers numéros, inclut des témoignages d'immigrantes à la première personne. Ces témoignages soulignent surtout les difficultés des femmes migrantes lorsqu'elles tentent de s'intégrer à la société québécoise. La Parole Métèque, en présentant la voix et les expériences des immigrantes sous forme de témoignages à la première personne, fait perdre à l'altérité son côté "exotique" et irréductible en la rendant familière auprès des lectrices.

Pourquoi est-il important d'écrire à la première personne? Pour des raisons épistémologiques et éthiques. L'usage de la première personne nous rappelle que, dans le domaine des sciences humaines, 1) toute théorie part de l'expérience individuelle et que 2) toute théorie est généralisation. La narration à la première personne affirme l'importance de cette origine du savior et implicitement, remet en question la généralisation. Sur le plan éthique, la narration à la première personne rejette le rapport de pouvoir sujet/objet qui

prévaut dans l'approche scientifique et elle inscrit le sujet dans une relation d'égalité, un sujet en possession d'un savoir sur lui/elle même.

Il semble donc que la revue inclue la différence à la première personne; néanmoins, elle le fait jusqu'à un certain point que nous allons délimiter.

C'est la rédactrice qui a tout le pouvoir de rédaction. Les immigrantes n'ont que peu de pouvoir dans la production de la revue. Il n'existe pas de comité de rédaction ou de comité consultatif composé d'immigrantes. Donc, c'est GBS qui sélectionne les articles. De plus, même si on lit les cas personnels des femmes migrantes, la plupart des articles ne sont pas écrits par des immigrantes, mais sont encadrés par des présentations de spécialistes ou d'universitaires. Plusieurs articles d'Yves Alavo, un québécois conseiller en communication traitent du sujet des femmes immigrantes. C'est lui qui a écrit l'article sur la communauté chinoise à Montréal. Dans l'article intitulé "Les femmes immigrantes de Montréal ont la parole" dans le premier numéro, c'est Yves Alavo qui pose les questions aux immigrantes. Or certaines de ces questions sont des questions insidieuses dont la réponse se trouve déjà contenue dans la question. A titre d'exemple, citons celle-ci: "Quels sont les problèmes que rencontrent les femmes de votre communauté pour s'insérer au marché du travail? Des mesures appropriées comme la reconnaissance des acquis de l'expérience et les équivalences de diplômes vous semblent-elles souhaitables?" (No 1, printemps 1987, 30). Il serait peut-

être préférable que les femmes migrantes écrivent pour elles-mêmes par elles-mêmes. C'est par cette initiative qu'elles pourraient vraiment prendre la parole. Si les immigrantes ne parlent pas pour elles-mêmes, leur voix risque d'être filtrée ou déformée par l'interprétation ou l'édition, ce qui ne correspond pas nécessairement à la réalité telle qu'elles vivent ou la perçoivent.

Ceci nous mène à nous demander: qui lit La Parole Métèque? La nature des articles et le style suggèrent que la revue s'adresserait plutôt à des universitaires et à des personnes qui ont un très haut niveau de compréhension du français. GBS, au cours de l'entrevue, a reconnu elle-même que les lectrices/ lecteurs étaient le plus souvent les "Québécoises pure laine et les hommes québécois pure laine" (voir entrevue 1). De plus, dans le premier numéro, GBS appelle La Parole Métèque "le magazine féministe des femmes intelligentes" (No 1, printemps 1987, 43). Il me semble donc que même si La Parole Métèque est la seule revue au Québec qui traite de l'expérience immigrante et qui présente différents aspects de la vie des immigrantes, la revue ne remplit qu'en partie son mandat initial. Elle ne peut pas atteindre complètement son objectif, car il y manque la participation directe des femmes migrantes au Québec. Néanmoins, La Parole Métèque a une fonction didactique et éthico-politique, car elle présente l'expérience immigrante et démontre que le Québec n'est plus "pure laine", mais plutôt une catalogue humaine.

Il faut aussi souligner que la rédactrice (GBS) n'a pas seulement des objectifs théorico-méthodologiques, mais des raisons plus personnelles en publiant La Parole Métèque, comme le signale le ton émotif et assez polémique. Elle en veut aux institutions universitaires et aux organismes de subvention de la négliger et au féminisme québécois de la première heure d'être trop ethnocentrique. Notons que son lectorat viennent cependant de ces institutions (voir entrevue 1).

Peut-on considérer la revue comme une revue féministe, comme l'affirme GBS? Dans son article "L'hétérogène et les mouvements associatifs de femmes au Québec", Maroussia Hajdukowski-Ahmed, en passant en revue les livres et les articles féministes publiés durant les dix dernières années au Québec, remarque que:

il est question d'hétérogénéité et de multiplicité sous toutes les formes quand on parle du féminisme (mouvement) ou du féminin (création traversée par une conscience féministe:); les termes et préfixes tels que multiple, fragmentation, diffraction, foisonnement, éclatement, polymorphisme, multidimensionnel, transculturel, transgénérique, poly-, inter-, trans-,, multi- et hétéro- sont d'appel.¹

La Parole Métèque est une revue centrée sur les femmes selon une approche multidisciplinaire et multidimensionnelle. Dans La Parole Métèque, il n'y a pas de voix unifiante ou réductrice, mais on entend une multiplicité d'opinions, et

¹ Maroussia Hajdukowski-Ahmed. *L'Hétérogène et les Mouvements Associatifs de femmes au Québec*, Queen's Quarterly, 96/1 (Spring 1989) 56.

donc, la revue crée un espace de débat. Par exemple, dans un numéro, on entend plusieurs opinions sur le port du voile (No 13-14, printemps 1990, 23). On assiste aussi au débat entre les lesbiennes radicales et les féministes plus libérales. Donc, la revue offre des pages où les femmes peuvent s'exprimer alors qu'elles étaient réduites au silence ou à l'oubli. Cette publication témoigne aussi d'une relation égalitaire entre les femmes (et aussi entre les immigrantes et les québécoises "de souche") sans occulter leurs différences. La Parole Métèque apparaît clairement comme une revue féministe pluraliste. Néanmoins, on pourrait se demander s'il n'existe pas une certaine confusion chez GBS, qui affirme en même temps que "le mouvement féministe au Québec est en déroute" (voir entrevue 1). On pourrait résoudre cette contradiction en suivant le fil de l'évolution du féminisme au Québec pour faire remarquer que La Parole Métèque appartient non pas au féminisme hégémonique et homogénéisant des années 70 (le mouvement des Québécoises blanches pure laine), mais ouvre ses pages à un féminisme contemporain, celui des différentes de la différence. Dans quelle mesure le débat théorique contemporaine tient-il compte de cette "hétérogénéité" socio-culturelle et comment?

De notre analyse, nous pouvons déduire que la revue La Parole Métèque présente une grande hétérogénéité de cultures, de points de vue, de formes d'expression. Situons cette hétérogénéité dans le débat contemporaine

sur le féminisme et le postmodernisme, en nous demandant si nous pouvons la nommer postmoderne pour autant, puisque l'hétérogénéité est considérée comme un trait essentiel du postmodernisme. Si GBS a évité de répondre à ma question, cette question n'en demeure pas moins préoccupant dans le contexte critique actuel. Un certain nombre de critiques trouvent que les deux écoles de pensée (le féminisme et le post-modernisme) sont trop différentes pour présenter une certaine compatibilité. Cependant, selon certaines critiques, les deux théories partageraient assez de points en commun pour qu'on puisse les **discuter** ensemble. Linda Nicholson et Nancy Fraser, dans l'essai intitulé "Social Criticism without Philosophy: An Encounter between Feminism and Postmodernism" adoptent une attitude conciliatrice:

It follows that an encounter between feminism and postmodernism will initially be a trading of criticisms. But there is no reason to suppose that this is where matters must end. In fact, each of these tendencies has much to learn from the other; each is in possession of valuable resources which can help remedy the deficiencies of the other (20).

De la même façon, Janet Paterson, dans son essai "Postmodernisme et féminisme: où sont les jonctions?" écrit qu' "il est impératif d'examiner les ressemblances et les différences entre le postmodernisme et le féminisme" (27). Ces quatre critiques admettent que même si le féminisme et le postmodernisme présentent beaucoup de différences, elles ont beaucoup d'influence l'une sur l'autre comme le prouve le nombre d'articles de critique qui

les comparent; donc, on ne peut pas les considérer comme deux théories complètement étanches.

Avant d'analyser La Parole Métèque sous l'angle féministe et postmoderne, définissons nos termes. Nous avons déjà évoqué la difficulté qu'il y a à cerner la définition mouvante du féminisme. Il est encore plus difficile de trouver une définition claire et précise du postmodernisme, comme le reconnaît Linda Hutcheon dans l'introduction du livre The Politics of

Postmodernism:

few words are more used and abused in discussions of contemporary culture than the word 'postmodernism.' As a result, any attempt to define the word will necessarily and simultaneously have both positive and negative dimensions (Hutcheon, 1).

De la même façon, Janet Paterson trouve que "la notion ambiguë et mobile de postmodernisme a donné lieu à plusieurs définitions qui dans certains cas sont contradictoires" (Paterson, 27). Un peu plus loin, elle avoue que "si le postmodernisme pose des problèmes de définition, c'est en partie à cause de son caractère interdisciplinaire et international" (28). Mais si le terme "postmoderne" semble si difficile à définir, il y a certains éléments et certaines caractéristiques sur lesquels les quatre théoriciennes tombent d'accord. Une caractéristique importante du post-modernisme serait son incrédulité vis-à-vis des métarécits que Lyotard définit ainsi: "Les grands discours philosophiques, historiques et scientifiques qui, depuis des siècles, sont à la base des

structures de pensée et de pouvoir dans la société occidentale."² Et la caractéristique du postmodernisme qui me semble essentielle à retenir est la notion d'hétérogénéité. Janet Paterson indique que "le savoir postmoderne est avant tout un savoir hétérogène qui n'est plus lié à une unité antérieure ou à un consensus, mais à une nouvelle légitimation fondée sur la reconnaissance de l'hétérogénéité des jeux de langage" (30). Pour Nancy Fraser et Linda Nicholson, le postmodernisme cherche à éviter les théories universelles. En parlant du postmodernisme, Nicholson et Fraser considèrent que c'est une théorie "which floats free from any universalist theoretical ground...it becomes more pragmatic, ad hoc, contextual, and local" (21). Ces caractéristiques du postmodernisme (l'hétérogénéité et le mouvement du grand méta-récit vers les micro-récits), se retrouvent également dans les théories féministes récentes. Celles-ci essaient d'échapper aux théories universalistes en démontrant en même temps les différences entre les femmes. Dans The Politics of Postmodernism, Linda Hutcheon justifie son titre "Postmodernism and Feminisms", dans ces termes:

A note on the plural 'feminisms' in my title: the designation is as awkward as it is accurate. While there are almost as many feminisms as there are feminists, there is also a very real sense in which there is today no clear cultural consensus in feminist thinking about representation...the history of feminist thought on this topic includes the confrontation of dominant representations of women as

²Lyotard, *La Condition postmoderne* 7.

misrepresentations, the restoration of the past of women's own self-representation, the generation of accurate representations of women, and the acknowledgement of the need to represent differences among women (of sexuality, age race, class ethnicity, nationality), including their diverse political orientations (1).

La critique féministe veut aussi s'éloigner du grand texte narratif, des grandes théories universalistes en faveur des micro-récits qui expriment l'hétérogénéité et la multiplicité des approches féministes dictées par les différences de race, de classe, d'orientation sexuelle, de culture, etc. On trouve donc des éléments postmodernes dans La Parole Mètèque, une revue nourrie par la différence et le multiple.

Si les années 60 et 70 ont marqué une certaine solidarité universelle des femmes qui a suscité de grands méta-récits (Mary Daly, Betty Friedan), on voit que la critique féministe des années 80 et 90 s'attache à l'expression de la différence. Selon les quatre théoriciennes, une définition universelle de la théorie féministe n'est plus possible. En fait, la critique féministe, comme la théorie postmoderne, évite une définition englobante et s'inscrit maintenant dans un contexte socio-culturel et historique, se présentant de façon plus contingente. Janet Paterson dans "Postmodernisme et féminisme: où sont les jonctions?" remarque que "de plus en plus on conçoit le féminisme non pas au singulier mais plutôt au pluriel pour tenir compte de la multiplicité de ces modes

de pensée et d'expression culturelle" (27). Nancy Fraser et Linda Nicholson articulent cette définition avec plus de précision:

while some women share some common interests and face some common enemies, such commonalities are by no means universal; rather, they are interlaced with differences, even with conflicts. This, then, is a practice made up of a patchwork of overlapping alliances, not one circumscribable by an essential definition. One might best speak of it in the plural as the practice of feminisms (35).

Nancy Fraser et Linda Nicholson trouvent que le lien entre les deux théories est très fort:

the ultimate stake of an encounter between feminism and postmodernism is the prospect of a perspective which integrates their respective strengths while eliminating their respective weaknesses. It is the prospect of a **postmodernist feminism** (20).

Néanmoins, Fraser et Nicholson "oublie" que le postmodernisme ne s'intéresse pas à l'altérité des femmes. Selon Janet Paterson, le féminisme et le postmodernisme sont différents parce que "les pensées féministes et postmodernes se croisent rarement autour de la question du sujet féminin dans la société_patriarcale" (43). Linda Hutcheon perçoit dans les féminismes contemporains un potentiel de subversion du monopole patriarcal du postmodernisme:

Feminisms are not really either compatible with or even an example of postmodern thought, as a few critics have tried to argue; if anything, together they form the single most

powerful force in changing the direction in which (male) postmodernism was heading (142).

Mais, selon Hutcheon, la raison pour laquelle le féminisme continuera à résister à son intégration au postmodernisme est que le féminisme a une direction (168), des objectifs, inclut la recherche de l'indentitaire, un désir d'apporter des changements sociaux bénéfiques aux femmes. Il se propose de transformer les altérités (sujet/objet) en différences (sujet/sujet), tant sur le plan de la politique, de la société, que sur celui du savoir. Le postmodernisme, lui, ne se donne pas ces objectifs; son hétérogénéité d'ordre plutôt relativiste n'est pas intégrée dans un telos ou dans une direction éthico-politique:

Feminisms have resisted incorporation into the postmodern camp, and with good reason: their political agendas would be endangered, or at least obscured by the double coding of postmodernism's complicitous critique; their historical particularities and relative positionalities would risk being subsumed (152).

L'hétérogénéité du féminisme et du postmodernisme les rapprochent, mais leur 'raison d'être', leurs objectifs, sont différents et donc, on ne peut pas les considérer comme superposables. Si le féminisme continue à se diversifier, est-ce que la théorie féministe est encore possible? Le dénominateur commun s'amenuisant, la continuité de la théorie s'en trouve menacée au point où Sally Munt a pu écrire: "To argue that all Big Theory is out, and small theories are

in, would seem to encourage the view that difference will endlessly proliferate into a relativist, selfish individualism."³

La Parole Métèque est une revue féministe qui est très consciente des différences entre les femmes aux niveaux économique, socio-culturel et politique. La Parole Métèque incorpore la voix des femmes immigrantes, des lesbiennes, des hétérosexuelles. Même le titre "La Parole Métèque" (la parole des autres) contient cette idée de pluralité et d'altérité, à la fois endossée et subvertie. Dans la page éditoriale du premier numéro, Ghila Benesty Sroka souligne que "cette parole venue d'ailleurs, cette parole plurielle, cette parole métèque aux couleurs de l'arc-en-ciel, a le projet de rendre compte d'un renouveau du féminisme caractérisé par une production foisonnante" (No 1, printemps 1987, 4). Ghila Benesty Sroka veut aussi montrer que "l'identité des femmes se révèle plurielle et complexe, allergique à toute espèce de centralisme ou de dominance. Retrouvailles avec une diversité longtemps **refoulée** et dont La Parole Métèque se veut le support" (No 1, printemps 1987, 4). La rédactrice de la revue ne cache pas son double objectif qui est de subvertir à la fois le méta-récit nationaliste québécois et le méta-récit féministe, donnant la parole aux "métèques" jusque, là largement occultées. Elle l'examine même sur le ton de la polémique (évident dans l'entrevue). Il s'agit

³Sally Munt, "'Somewhere over the Rainbow...': Postmodernism and the Fiction of Sarah Schulman", New Lesbian Criticism, p33.

effectivement d'une subversion de l'unique par le multiple. Le féminisme et le postmodernisme légitiment le pluriel. Dans La Parole Métèque, on trouve des articles, non seulement de femmes (ou sur des femmes), mais de femmes juives, de femmes haïtiennes, de femmes italiennes, de femmes québécoises, de femmes pauvres. Dans une section du numéro 17-18 intitulé "The otherness"⁴, Wendy Putnam nous montre que presque chaque femme vit une forme d'altérité, et donc, le féminisme devient un terme "parapluie" qui couvre d'autres mouvements, d'autres groupes de femmes; il se dissout presque dans l'individuation au féminin:

The publication La Parole Métèque focuses on issues of immigrant women from a feminist perspective. Yet, one does not have to be immigrant to be other. More and more, we realize that we are all "other" in one way or another. Otherness is felt by women of colour in a white society, by native women who have seen their culture eroded by the masses, by lesbians in a straight world and by straight single women in a coupled-off world, by francophone women in anglophone society and by anglophone women within that same francophone society, by disabled women in a world stressing ableism, by aged women in a youth-oriented world, and by fat women in a society that strives to be lean and mean (No 17-18, printemps 1991, 41).

⁴ C'est la seule section dans La Parole Métèque qui incorpore aussi la voix des anglophones québécoises, ce qui montre qu'au Québec on peut considérer même les femmes anglophones comme les 'Autres' et donc, cette section est écrite en anglais. J'ai gardé les citations en anglais dans le souci de ne pas étouffer leur voix.

Dans ces groupes, de nouveaux paramètres obligent à créer de nouvelles constellations; on devient vite conscient que les difficultés d'une femme juive sont différentes des difficultés d'une lesbienne juive ou d'une juive noire.

Wendy Putnam décrit les différences qu'on peut vivre dans un groupe particulier en parlant de sa situation personnelle:

This issue began as a discussion with Ghila about my own otherness: a Jew among Christians, an anglophone among francophones, a lesbian among heterosexuals, the lesbian mother of an adolescent son among lesbians who scorn this aspect of my experience. In searching out articles to compile the issue, I was confronted by lesbians who attempted to invalidate my perspective by claiming it insignificant unless I shifted the focus to one of their liking. This experience intensified my feeling of exclusion, and made me rethink the many dimensions of otherness. We are all outsiders of a sort. We are all "other" (No 17-18, printemps 1991, 41).

On peut aussi considérer cette diffraction du féminisme comme étant postmoderne. Le féminisme ne met plus l'accent sur la solidarité des femmes, mais surtout sur les différences qui les singularisent. Dans ce fractionnement, le numérateur devient au moins aussi important que le dénominateur. La littérature des femmes démontre un mouvement du grand méta-récit vers les micro-récits qui explique et justifie la présence de nombreux témoignages individuels des femmes, et la narration à la première personne. On remarque par exemple, une tendance à inscrire non seulement l'histoire des lesbiennes, mais à prendre aussi en considération les différences à l'intérieur de cette

catégorie. Dans La Parole Mètèque, se trouvent également des narrations des femmes qui luttent pour maintenir leur individualité, dont celle de Les Taggart intitulé "Walking the Line: A Jewish Lesbians's Analysis" et qui expose les problèmes qu'une lesbienne juive risque d'avoir à affronter:

Jewish lesbians often have one foot in each of two worlds: one in the Jewish community, one in the lesbian community. Jewish lesbians find themselves having to justify their lesbianism to heterosexual Jews, and their affiliation to the Jewish religion/culture/history to non-Jewish lesbians. It is relevant to point here that both the terms "Jewish community" and "lesbian community" carry connotations such that the norm of the "Jewish community" is assumed to be heterosexual and the norm of the "lesbian" community" is presumed to be WASP *unless otherwise specified* (No 17-18, printemps 1991, 46).

Pour Les Taggart, même dans les groupes qui tombent sous la notion de titre de féminisme, il n'y a pas d'homogénéité identitaire. C'est aussi le cas pour "Buddie" dans un article intitulé "A Chinese Dyke in North America". Selon elle:

To be a Chinese dyke denotes three positions of minority status: being of Asian descent in a society which is predominantly white; being a lesbian in a society with renders me invisible; being a woman in a male-dominated world (No 17-18, printemps 1991, 50).

Dans un article intitulé "Invisible Black Dykes", Denyse Miller et Tracey Lewis relatent leur expérience d'appartenance à une différence à la fois raciale (noire) et sexuelle (lesbienne). Les Noires, comme les Chinoises et les Juives, par exemple, doivent lutter constamment contre l'oppression masculine.

Néanmoins, si on est lesbienne dans une société noire, il faut aussi lutter contre les préjugés inhérents à la culture afro-américaine: "To a certain extent, homosexuality and lesbianism are seen as betrayal of African cultural beliefs and values, despite its prevalence in many African societies" (No 17-18, 50). Donc, les lesbiennes noires se sentent aussi marginalisées par les femmes noires hétérosexuelles, comme s'en plaignent Denyse Miller et Tracey Lewis:

Despite the fact that woman-bonding/lesbianism has a rich cultural lore originating in ancestral Africa and the knowledge and accomplishments of women-identified black women in a wide spectrum of political, social and cultural fields, black women continue to ignore and discount the existence of black lesbians. According to black lesbian writer Audre Lorde, black women fear being called lesbian or being lesbian (No 17-18, printemps 1991, 50).

Alors, les femmes peuvent être non seulement "l'autre" des hommes en tant que femmes, mais l'altérité existe aussi au sein des groupes de femmes; d'où une prise de conscience nécessaire de cette altérité afin d'éviter le racisme, l'homophobie et les attitudes stéréotypées vis-à-vis des différents groupes de femmes. Le féminisme postmoderne de La Parole Mètèque a donc une fonction éthico-politique.

Conclusion

Suite à notre analyse du contexte, du contenu et de la dimension théorique de La Parole Métèque, nous sommes en droit de nous poser la question: "Est-ce que La Parole Métèque a rempli les objectifs énoncés dès le premier numéro? Ghila a souligné les trois buts principaux dans cette livraison: 1) une revue pour les femmes migrantes au Québec, 2) une revue pour les universitaires féministes et 3) une revue multidimensionnel et multidisciplinaire. En guise de conclusion j'examinerai si La Parole Métèque a honoré le mandat qu'elle s'était fixé, en tenant compte des lacunes et des limites de la revue. La réponse à cette question me permettra de situer plus clairement La Parole Métèque dans le contexte postmoderne.

Certes, La Parole Métèque est une revue "multi-dimensionnelle qui souligne l'hétérogénéité et le nouveau pluralisme de la société québécoise en général, et du monde des femmes et de sa créativité en particulier. En étudiant cette revue, j'ai beaucoup appris sur la vie des immigrantes au Québec, sur leurs difficultés que partagent aussi les immigrantes partout dans le Canada anglophone. Dans ce sens, La Parole Métèque rejoint une préoccupation critique contemporaine au Québec, à savoir une ouverture et un questionnement sur la présence et la créativité des allophones, des "métèques" du Québec (Simon Harel, Pierre Nepveu, Sherry Simon, etc). Néanmoins,

exposer et souligner les difficultés des immigrantes n'assure pas nécessairement leur intégration au mouvement féministe, comme le souhaitait GBS. Dans les premiers numéros, la rédactrice a souvent inclut la voix des immigrantes. Mais à partir du numéro 6, on n'entend presque plus leur voix. Donc, dans la majorité des articles subséquents de La Parole Métèque, ce ne sont pas les immigrantes qui parlent de leurs propres expériences, mais c'est GBS qui parle pour elles. Notons que les immigrantes artistes et intellectuelles sont interviewées et qu'aucune n'a eu de participation directe dans la revue. Il faut que les immigrantes ne restent pas dans le silence, mais qu'elles se réapproprient leur propre voix pour que les Québécoises "de souche" les entendent et les écoutent. Donc, même si La Parole Métèque nous renseigne sur l'expérience immigrante, et facilite une conscientisation des lectrices, il semble que ce processus ne constitue qu'une étape de la démarche. Il faut donner la parole aux immigrantes elles-mêmes si on veut les incorporer dans le mouvement féministe québécois. Eventuellement, il est souhaitable qu'elles la prennent elles-mêmes, comme l'a fait GBS.

En ce qui concerne "l'intégration des voix des universitaires féministes", je crois que La Parole Métèque n'a pas trahi son objectif. Beaucoup d'articles sont écrits par des universitaires et pour les universitaires. La Parole Métèque contient beaucoup d'articles et de comptes rendus d'ateliers puisés dans des colloques organisés par des universités. La Parole Métèque,

s'adresse d'abord aux universitaires. Ces articles abordant un sujet théorique sont souvent écrits par des auteures renommées telles que Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret, Francine Campeau. N'oublions pas cette proclamation au premier numéro de La Parole Métèque qui serait selon GBS: "le magazine féministe des femmes intelligentes" (43). Il est permis de se demander si La Parole Métèque n'est pas aussi parfois un peu élitiste! Rappelons aussi que les abonnées sont des universitaires (voir entrevue).

Cependant, tout en se voulant intellectuelle, la revue se doit d'être reçue comme une bouffée d'air frais sortie des ghettos de la majorité francophone ou anglophone ou de leur confrontation. La variété des sujets, la dimension pluraliste soutiennent l'intérêt de la lectrice, autant que la personnalité de la rédactrice qui n'a rien absorbé de la prudence et de la pâleur académique. Haute en couleurs, directe, polémique, elle dérange, elle gêne, donc elle pousse à la réflexion.

Les limites de La Parole Métèque ont le plus souvent été imposées par les conditions de production que lui ont imposées sa difficile existence et qui ont forcé GBS à une débrouillardise créatrice et épuisante.

La Parole Métèque, depuis le printemps 1992, a cessé d'exister. GBS n'a jamais reçu de subventions parce que selon elle "l'État canadien ne subventionne que leurs petits-amis", et sans argent, elle ne pouvait pas continuer à produire la revue. Par ailleurs, la revue avait-elle par ailleurs "fait

son temps" dans le processus d'évolution du féminisme au Québec? Son esprit ne s'est pas éteint pour autant. Parmi les communautés culturelles au Québec, on observe une tendance à s'éloigner des revues globalisantes qui traitent de nombreux groupes d'immigrantes. Chaque communauté culturelle a commencé à publier et à faire circuler des bulletins qui expriment directement les préoccupations et les expériences des membres de la communauté.

La fin de La Parole Métèque est la preuve que les frontières du féminisme et de la théorie féministe ne cessent de reculer, mais peut-être pas dans le sens de l'individualisme égoïste, l'amélioration du sort de la femme et l'affirmation de sa subjectivité restant un objectif commun. La fin de La Parole Métèque n'est donc pas nécessairement la fin du féminisme au Québec, ni le signe de l'avènement d'un disparate social postmoderne. Le mouvement féministe continue à vivre, mais au niveau communautaire et dans une perspective pragmatique.

Autre signe de succès du mouvement d'ouverture imprimé par La Parole Métèque: le discours universitaire s'intéresse maintenant à l'écriture des femmes migrantes, dont cette modeste thèse qui a tenté de rendre un hommage lucide au travail de pionnier de La Parole Métèque et de sa rédactrice.

APPENDICES

Appendice 4

Thèmes abordés dans <u>La Parole</u> <u>Métèque</u>	Nombre d'articles
arts	31
littérature	57
médias	14
multiculturalisme	44
violence contre les femmes	11
rôle du pouvoir	07
lesbianisme	04 (français) 10 (anglais)
mouvement féministe	08
théorie féministe	38
portraits	17
autre	08

BIBLIOGRAPHIE

- Cambron, Micheline. Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976). Montréal: Hexagone, 1989.
- Charron, Milly. Worlds Apart: New Immigrant Voices. Winnipeg: Hignell Printing, 1989.
- Chiswick, Barry. Immigration, Language, and Ethnicity. Washington: AEI Press, 1992.
- Clifford, James. The Predicament of Culture. Twentieth Century Ethnography, Literature, and Art. London and Cambridge: Harvard University Press, 1988.
- Cloutier, Renée, et al. Femmes et Culture au Québec. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.
- Descarries-Bélanger, Francine. L'École rose... et les Col roses, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin -- Central de l'enseignement du Québec, 1980.
- Driedger, Leo. The Canadian Ethnic Mosaic: A Quest for Identity. Toronto: McClelland and Stewart Limited, 1978.
- Dumont, Micheline, et al. L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles. Montréal: Quinze, 1982.
- Elliott, Jean Leonard. Two Nations, Many Cultures. Scarborough: Prentice-Hall of Canada, 1979.
- Fraser, Nancy, and Nicholson, Linda. "Social Criticism without Philosophy: An encounter between feminism and postmodernism." Postmodernism: A Reader. Ed. Thomas Docherty. New York: Columbia University Press, 1993. 415-32.
- Frideres, James. Multiculturalism and Intergroup Relations. New York: Greenwood Press, 1989.

- Gates, Henry. Race, Writing and Difference. Chicago: University of Chicago Press, 1986.
- Green, Mary Jane. "Changing Subjects: Multi-voiced Narrative and Feminine Textuality." Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec. Ed. Raija Koski, et al. Lewiston: The Edwin Mellen Press, 1993. 61-81.
- Hajdukowski-Ahmed, Maroussia. "Féminisme et postmodernisme: une contradiction dans les termes?" Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec. Ed. Raija Koski, et al. Lewiston: The Edwin Mellen Press, 1993. 45-60.
- Hajdukowski-Ahmed, Maroussia. "L'Hétérogène et les Mouvements Associatifs de Femmes au Québec" Queen's Quarterly 96 (Spring 1989): 55-65.
- Harel, Simon. Le Voleur de parcours. Montréal: Éditions du Préambule, 1989.
- Hesse, Jurgen, ed. Voices of Change: Immigrant Writers Speak Out. Vancouver: Pulp Press, 1990.
- Hutcheon, Linda. The Politics of Postmodernism. New York: Routledge, 1989.
- Hutcheon, Linda. Splitting Images. Contemporary Canadian Ironies. Toronto: Oxford University Press, 1991.
- Jardine, Alice. "The Demise of Experience: Fiction as stranger than truth?" Postmodernism: A Reader. Ed. Thomas Docherty. New York: Columbia University Press, 1993. 433-42.
- Kennan, Deborah and Lloyd, Roseann. Looking for Home. Women Writing about Exile. Minneapolis: Milkweed Editions, 1990.
- Lamoureux, Diane. Fragments et Collages. Montréal: Les Éditions du Remue-Ménage, 1986.
- Lavigne, Marie et Pinard, Yolande. Travailleuses et féministes: Les femmes dans la société québécoise. Montréal: Boréal Express, 1983.
- Lemieux, Denise et Mercier, Lucie. La recherche sur les Femmes au Québec. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.

- Lewis, Paula, ed. Traditionalism, Nationalism, and Feminism. Women Writers of Quebec. Westport: Greenwood Press, 1985.
- Lovibond, Sabina. "Feminism and Postmodernism." Postmodernism: A Reader. Ed. Thomas Docherty. New York: Columbia University Press, 1993. 390-414.
- Maroney, Heather. "Contemporary Quebec Feminism: The Interrelation of Political and Ideological Development in Women's Organizations, Trade Unions, Political Parties and State Policy, 1960-1980". Diss. McMaster University, 1988.
- Morris, Meaghan. "Feminism, Reading, Postmodernism." Postmodernism: A Reader. Ed. Thomas Docherty. New York: Columbia University Press, 1993. 368-89.
- Munt, Sally, ed. New Lesbian Criticism. New York: Columbia University Press, 1992.
- Nepveu, Pierre. L'Écologie du réel. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1988.
- Palmer, Howard. Immigration and the Rise of Multiculturalism. Vancouver, Calgary, Toronto, Montreal: Copp Clark Publishing, 1975.
- Paterson, Janet. "Postmodernisme et féminisme: où sont les jonctions?" Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec. Ed. Raija Koski, et al. Lewiston: The Edwin Mellen Press, 1993. 27-44.
- Picard, Anne Marie. "Figuration du corps lisant." Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec. Ed. Raija Koski, et al. Lewiston: The Edwin Mellen Press, 1993. 83-98.
- Poovey, Mary. Uneven Developments. Chicago: University of Chicago Press, 1988.
- Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Profil de la population immigrée recensée au Québec en 1986. Montréal: Gouvernement du Québec, 1990.

Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Rôle de l'immigration internationale et l'avenir démographique du Québec. Montréal: Gouvernement du Québec, 1990.

Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Le mouvement d'immigration d'hier à aujourd'hui. Montréal: Gouvernement du Québec, 1990.

Québec. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. A policy statement on immigration and integration. Québec: DAZ inc., 1990.

Simon, Sherry. "Espaces incertains de la culture." Fictions de l'identitaire au Québec. Sherry Simon, et al. Montréal: XYZ, 1991. 15-52.

Singer, Linda. "Feminism and Postmodernism." Feminists Theorize the Political. Ed. Judith Butler, and Joan W. Scott. New York: Routledge, 1992. 464-75.

Smart, Patricia. Writing in the Father's House. Toronto: University of Toronto Press, 1991.

Tétu de Labasade, Françoise. Le Québec: un pays une culture. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1990.

Waugh, Patricia. Feminin Fictions. Revisiting the postmodern. New York: Routledge. 1989.